

LA GAZETTE COURNOT

l'élitisme pour tous



GUERRES et CONFLITS



ÉCONOMIE X POLITIQUE X SOCIÉTÉ

NUMÉRO 57 Février / Mars 2011

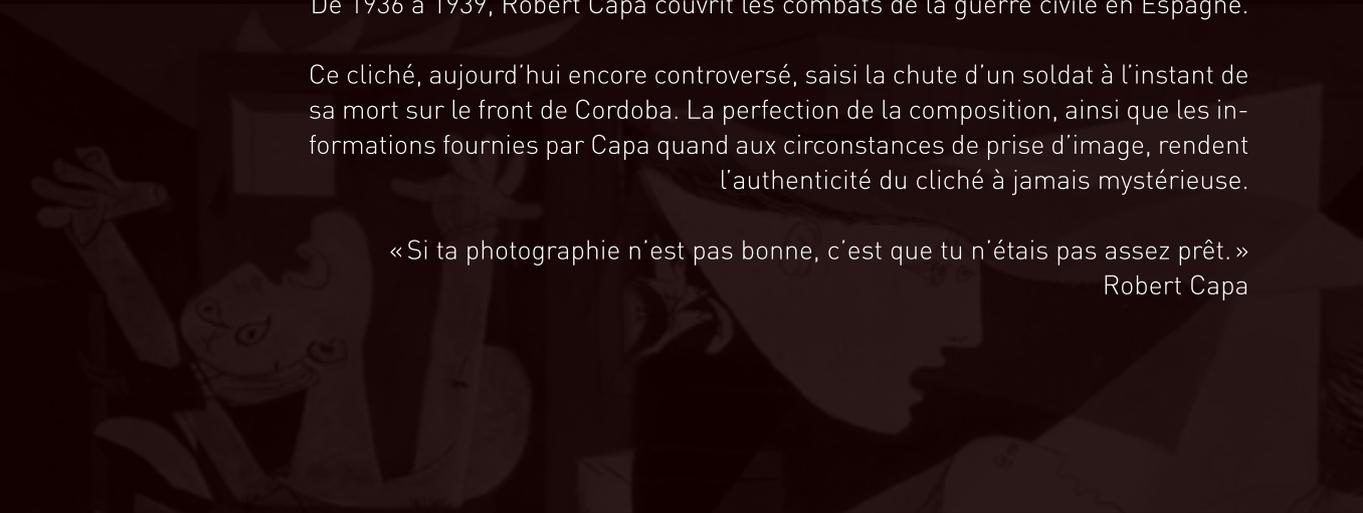
ISSN 1760 - 6462

ci-contre :
Robert Capa, Death of a Loyalist Militiaman

De 1936 à 1939, Robert Capa couvrit les combats de la guerre civile en Espagne.

Ce cliché, aujourd'hui encore controversé, saisit la chute d'un soldat à l'instant de sa mort sur le front de Cordoba. La perfection de la composition, ainsi que les informations fournies par Capa quand aux circonstances de prise d'image, rendent l'authenticité du cliché à jamais mystérieuse.

« Si ta photographie n'est pas bonne, c'est que tu n'étais pas assez prêt. »
Robert Capa



ÉDITORIAL

DE GUERRE LASSE



"les représentants de cette discipline [la sociologie] considèrent les ouvrages d'auteurs qui, souvent sans se soucier de justification empirique, sans même se confronter sérieusement aux riches traditions de la théorie et de l'histoire sociales, avancent des affirmations follement téméraires sur l'avènement d'une ère nouvelle et le caractère apocalyptique des transformations actuelles. Les sciences sociales ont eu et ont encore de bonnes raisons d'aborder avec scepti-

cisme des tendances intellectuelles qui paraissent aussi inconsistantes sur le plan empirique que discutables sur le plan théorique, et qui utilisent en outre le rapprochement entre la science et la littérature, non pas pour relever les exigences respectives de ces deux genres, mais pour en revoir les critères à la baisse et offrir ainsi un succès facile à plus d'un charlatan" - Hans Joas, 1992

Il paraît que le nombre de morts causées par les conflits armés a connu une forte baisse au cours de la deuxième moitié du vingtième siècle. Sophistication oblige, il n'est plus question d'envoyer les hommes (et maintenant les femmes) se faire descendre sur le no-mans land. La guerre se spécialise, elle devient un phénomène sophistiqué, qui n'est compris que par une infime minorité d'individus, eux-mêmes spécialisés dans l'art de la guerre. La guerre s'est lentement éloignée des centres de la finance et du commerce pour se déplacer à sa périphérie. Il permet un traitement médiatique standardisé, caméra à l'épaule, témoignant de l'état de grande confusion qui existe dans les capitales qui ont encore le malheur d'héberger la guerre. Cela est très touchant. Il paraît que sur une télé HD, on s'y croit presque.

La guerre absolue, la guerre réelle

Un tour d'horizon serait tentant. Les médias regorgent d'informations intéressantes sur des pays dont nous n'entendons que rarement parler sinon. Leur marque de commerce, tristement, est la permanence du conflit. On s'étonne que le Soudan vote. C'est inhabituel. On pense à toutes ces élections truquées, précédées ou suivies de massacres et de conflits violents. Tout de suite, les mots de Danny Archer reviennent à l'esprit ; TIA - This is Africa. Généralisation absurde et défaitiste, mais confortable pour l'esprit aiguisé du téléspectateur-patate. Face à la guerre, nous sommes désemparés, valsant entre l'apathie et notre incapacité à reconnaître comment un conflit se distingue vraiment du suivant, du précédent, suite informe

d'explosions dans des pays plus ou moins lointains, dont les protagonistes portent des patronymes qui ne nous semblent pas familiers. L'expérience la plus similaire que nous en avons est de prendre la rue pour des pacotilles que seuls les citoyens des pays riches et blasés peuvent se permettre d'entretenir à grands coups de slogans vides.

L'expérience de la guerre se dissout temporairement dans le fleuve tranquille qu'ont construit les droits de l'homme. Toutes les allures de la permanence habillent le monde moderne. C'est la fin de l'histoire, semblerait-il. Enfin, de l'histoire européenne. On se représente mal l'Allemagne envahir à nouveau la Belgique pour prendre Paris.



John Wentz . Geometry of war . www.johnwentz.net

Même le militarisme s'efface des esprits. On envoie quelques soldats au bout du monde avec leurs AK-47 pour rétablir la démocratie. Ils obéissent aux ordres, mais les ordres ne savent pas pourquoi ils sont donnés. Ni ceux qui les donnent, d'ailleurs. Les plus philosophes tergiversent depuis Socrate sur l'organisation de la domination des hommes par les hommes. Ce ne sont certainement pas les lumières d'un général qui parviendront à résoudre cette question séculaire. Pourtant les militaires ne sont pas à blâmer. Ils sont en quelque sorte les victimes de notre incapacité à proposer une alternative. À défaut de savoir comment se défont et se refont les pays, nous larguons des milliers de tonnes de bombes, puis nous installons quelques pions comme sur un jeu d'échec, en attendant que ça s'organise. La démocratie par le militaire est un jeu de Risk sur Google Maps. Les joueurs sont élus démocratiquement, quand la démocratie fonctionne.

L'expérience de la guerre nous semble si lointaine qu'on entend maintenant parler, pour satisfaire les amateurs de sensations fortes, du tourisme de guerre. C'est une séquence logique : fitness club, skateboarding, ménage à trois, à quatre, parachutisme, apesanteur, guerre. On y arrive forcément discrètement et avec tout le soin nécessaire. On en ressort marqué à jamais, paraît-il. C'est l'authenticité à son meilleur. Charles Taylor serait content. Avis à tous, PDG recherché.

À l'époque où les hommes (c'était avant qu'on laisse aux femmes le droit de la faire, la guerre) connaissent encore la guerre, plusieurs d'entre eux en décrivaient les modalités, ou admettaient leur incapacité à en comprendre les rouages intimes. Clausewitz, dans *De la Guerre* (publié à titre posthume en 1832), constatait par exemple que la guerre pouvait référer à deux réalités : «la 'guerre absolue' et la 'guerre réelle', [...] le principe philosophique de la guerre, et le chaos du champ de bataille, lieu de la contingence et de l'incertitude». À quelque part entre ces deux visions, l'engagement, le moment où des hommes «d'un temps et d'un pays», comme le disait Durkheim, s'affrontent sans savoir pourquoi. Dans la guerre réelle, il n'y a plus de raison. Il n'y a que la guerre. La guerre n'est jamais raisonnable.

Ni juste, au demeurant.

Chez nous, point de guerre, mais une petite révolte qui mijote tranquillement sur le feu. La France est fière de dire qu'elle y est arrivée, il y a deux cents ans. La guerre existe entre les gens, qui s'aiment puis se détestent, elle existe dans les banlieues pour le contrôle de la drogue. Ce sont là des expressions commodes pour désigner des conflits qui n'ont rien de guerriers. Notre rapport à la guerre s'est à ce point désubstantialisé qu'en l'espace d'une génération, nous avons commencé à adopter le jargon anglo-saxon pour réifier la guerre, faisant d'actes désordonnés et déconnectés une forme de guerre de tous contre tous. L'homo homini lupus hobbesien, comme les appels à la dictature du prolétariat, dans l'ordonnée ville toute-bourgeoise de l'Occident, sonne faux : les uns s'étouffent lentement dans leur nihilisme révolutionnaire, les autres rêvent d'un socialisme où leur domination subjugué leurs égaux. La nouvelle guerre de l'Occident, c'est contre lui-même qu'il la mène : le plus grand péril qui nous guette, écrivait Husserl à propos de l'Europe, c'est la lassitude.

La matraque du néolibéralisme

Nous sommes à ce point lassés par l'abondance matérielle qu'a produit le capitalisme de marché que nous ne savons plus à quelles causes nous vouer. Quand ce ne sont pas la «mondialisation» ou la «perversion des institutions» par les «intérêts» du «privé» menés par un «néolibéralisme» qui est basé, nous dit-on, «sur des hypothèses telles que l'économie politique est devenue une source moderne de mythologie», le discours réactionnaire s'en prend à «l'impérialisme occidental», voire aux «nouveaux maîtres du monde» et à leur «tyrannie».

Les mots creux qu'emploient bonnement ces détracteurs du Mal économique, à l'instar d'une parade, zigzaguent dans les esprits sans jamais aboutir à quelque synthèse cohérente sur l'action à mener. Le luxe qu'a une proportion maintenant significative de la population de pouvoir réaliser des études universitaires contribue à enrôler les nouveaux officiers de l'incrédulité,

qui tapissent le monde d'écrits et d'actions étranges, rappelant la phrase de Schumpeter,

it is particularly understandable in the young and in those intellectual denizens of our newspaper world to whom the gods seem to have granted the gift of eternal youth. Panting with impatience to have their innings, longing to save the world from something or other, disgusted with textbooks of indescribable tedium, dissatisfied emotionally and intellectually unable to achieve synthesis by their own effort, they find what they crave for in Marx.

En utilisant un langage qui se donne toutes les apparences d'une description articulée du monde, la lutte étrange que mènent toujours les hurluberlus et les prophètes de la Révolution post-moderne, réussit à convaincre les esprits les plus faibles et les plus pessimistes.

En rejetant ainsi toute forme de grandeur aux dépens d'une remise à plat de tous les êtres - exercice qui, somme toute, n'a fait ses preuves ni historiques, ni conceptuelles, ni maintenu la capacité de faire rêver les foules - ces prophètes contribuent à entretenir du monde académique une image d'êtres oisifs, complètement déconnectés des réalités organisationnelles (au sens noble) modernes, et plus soucieux d'identifier des machinations absconses issues de leur paranoïa pathologique que de réfléchir le monde tel qu'il se dévoile. Ils cherchent ce faisant à s'ériger en penseurs de la modernité tout en procédant à ce que Nietzsche désignait comme une «inversion des valeurs» : véritables prêtres d'une idéologie égalitariste indéfinie, ils cherchent à «détruire» la «grande entreprise» en tentant d'établir que cette morale des forts est en fait viciée par un fanatisme capitaliste et une haine de l'humanité n'existant que dans leur propre imaginaire.

Leur «morale d'esclave», petites mains d'un monde universitaire isolé et replié sur lui-même, est probant dans leur critique du «détournement des institutions», critique basée sur la croyance que le monde institutionnel, implicitement, leur appartient.

GATHERING THREAT
AXIS OF EVIL
WEAPONS OF MASS DESTRUCTION
SLAM DUNK
SHOCK AND AWE
MISSION ACCOMPLISHED
FIGHT 'EM THERE NOT HERE
LAST THROES
ADAPT TO WIN
STAY THE COURSE
NEW WAY FORWARD
GLOBAL WAR ON TERROR
THE GLOBAL STRUGGLE AGAINST
VIOLENT EXTREMISM
CUT AND RUN

En effet, c'est peut-être le dernier lieu où on tolère encore qu'ils vomissent leur fiel en toute quiétude, sans souci de l'opposer au «monde de l'entreprise» - ni au monde tout court, d'ailleurs - sachant bien qu'entre la petite fabrique de vêtements équitables et la Banque Mondiale, toute organisation de production moderne digne de ce nom qui participe à quelque forme d'activité économique s'articule autour de préceptes «managériaux» qui donnent à des individus «privés» les moyens de rêver, de créer, et d'influencer la marche du Léviathan qui n'appartient, n'en déplaise aux conspirationnistes, à personne... Les individus et les groupes d'individus que la paranoïa du faible dresse devant lui comme autant d'obstacles à sa réalisation, le poussent vers un ressentiment auquel s'adosse l'in-

capacité d'agir - action interdite par une rectitude politique elle aussi conventionnelle, et dont les prophètes «ne se dédommagent qu'au moyen d'une vengeance imaginaire», «ruminant morbide» nietzschéenne où on cite des noms et des chiffres (à défaut d'auteurs crédibles) - sont donc ces êtres «privés» du monde de «l'entreprise». C'est la guerre de tous contre tous, à ceci près qu'il n'y a que les ruminants qui sont en guerre, comme Don Quichotte, contre le moulin à vent du «néolibéralisme» qu'ils s'imaginent.

La table rase proposée n'a donc comme finalité que d'avantager cette classe de révolutionnaires petit-bourgeois qui se transportent le long d'une urbanité où le capitalisme domine, certes, mais n'est pas la seule fenêtre à travers laquelle le monde peut être lu, malgré ce qu'ils en pensent. La Cité et la ville sont définies par des recherches (la plupart apolitiques et non scientifiques) qui s'élaborent par l'expression, la production et, certes, la révolution, mais qui ne requièrent pas qu'on recommence à chaque fois à zéro, comme s'il fallait refaire le Contrat social tous les matins au petit déjeuner. Il est impossible d'arriver à un accord si les individus qui se présentent à l'appel refusent de «se porter au-delà d'eux-mêmes» et s'avèrent «incapables d'établir des équivalences généralisables, comme dans les sociétés de babouins». Boltanski et Thévenot concluent d'ailleurs en s'interrogeant ; «est-ce que tout ordre sur l'humanité ne pourra être tenu pour une 'domination' injustifiable qui ne servirait que 'l'intérêt personnel' de ceux qui s'en trouveraient avantagés». Peut-être. Le cas échéant, encore faudrait-il que prophètes et apôtres choisissent d'engager autre chose que leurs propos verbeux contre toute forme d'organisation sociale au nom d'une réaction primaire à l'inachèvement de leurs masturbations marxistes, et justifient pourquoi l'ordre qu'ils décrivent est précisément injuste et injustifiable.

Le bruit que constitue cette paranoïa sociale transposée en langage pseudo-scientifique par le truchement d'une vulgate anachronique rappelle le besoin qu'il y a d'arriver à des états d'accord sur le monde qui répondent à des exigences intellectuelles, sociales et politiques élevées. On tente ainsi de justifier rationnellement des conduites qui, en fait, sont plutôt attribuables à des motifs artificiels et fallacieux, prénotionnels et idéologiques, qu'on élève par le discours

à une forme de recherche du bien commun sur lequel on ne dit finalement rien. C'est en cela que ces propos peuvent être jugés réactionnaires : ils ne promulguent aucune alternative ni contenu positif (sinon l'esquisse d'un retour en arrière par des formes de régression non explicites) et s'articulent autour d'un leurre qui dissimule par la tromperie du langage scientifique les motivations politiques inavouées sous-jacentes à cet effort. En confondant l'essence de la problématique et les apparences faussement rationnelles autour desquelles ils érigent leurs discours, ces meneurs de foule annihilent le socle scientifique sur lequel ils prétendent baser leur réflexion, rendant au moins honneur à l'axiome de Marx pour qui « toute science serait superflue si l'apparence et l'essence des choses se confondaient ». La méprise sur les motifs rappelle d'ailleurs comment, sous les draps « égalitaristes » que promulguent les prophètes, se cache finalement un « privé » égoïste, ainsi que l'écrivait Schumpeter :

the individual socialist looks upon the advent of socialism, naïvely but naturally, as synonymous with his advent to power. Socialization means to him that 'we' are going to take over [...] I have often felt some doubt as to whether some or even most of them would care for a socialist regime, however perfect in other respects, if it were to be run by other people.

La quête prétendument politique des nouveaux prophètes n'est peut-être, finalement, rien de plus qu'un vulgaire élan « privé » et égocentrique de dénonciation



de tout et de rien visant à faire étalement de connaissances informes pour impressionner les masses susceptibles de les suivre avec une passion aveugle. On espère qu'avant d'accéder à leur avènement, ils choisiront d'ouvrir les yeux, un peu. Car, pour citer le prophète montréalais Omar Aktouf, lui-même inspiré par Bertalanffy, « ce n'est que si les dirigeants sont des philosophes que l'humanité sera sauvée ». Nous partageons, bien entendu, avec cette nouvelle caste de « guerriers » prophétiques le sentiment, commun et désagréable, du désenchantement, de la rationalisation et de la « bureaucratization » croissante de nos rapports des uns avec les autres. Mais à défaut de savoir faire sur ces thèmes des contributions instruites - de mener le peuple comme le feraient de véritables philosophes - il y a de ces fois où, vraiment, il vaut mieux se taire.

Pour en savoir plus

- AKTOUF, O. (2005), La stratégie de l'autruche. Post-mondialisation, management et rationalité économique, Écosociété, 368 pp.
- BOLTANSKI, L. & L. THÉVENOT (1991), De la justification, Les économies de la grandeur, Gallimard nrf, 483 pp.
- CLAUSEWITZ, K. (1959), De la Guerre, Éditions de Minuit, 760 pp.
- DURKHEIM, E. (2002 [1888]), Cours de science sociale, Leçon d'ouverture, Les classiques des sciences sociales, 21 pp.
- HUSSERL, E. (2004 [1936]), La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale, Gallimard, 589 pp.
- JOAS, H. (2008) [1992], La créativité de l'agir, Éditions du Cerf, 306 pp.
- MARX, K. (1950), Le Capital, livre 2 et 3, Gallimard, 2267 pp.
- SCHUMPETER, J., Capitalism, socialism & democracy, Harper Perennial, 341 pp.

Merci à Kristine Plouffe-Malette d'avoir facilité l'exploration de ce sujet difficile.

SOMMAIRE

| | | | |
|---|---------|---|--------------------------------------|
| | 3 - 7 | ÉDITORIAL DE GUERRE LASSE | |
| DOSSIER 1 De guerres réelles | 10 - 12 | TORTIONNAIRES MALGRÉ EUX? LA FABRICATION DES MAÎTRES DE LA GUERRE | |
| | 14 - 15 | THE GREAT WAR OF 21ST CENTURY: ITS NATURE AND CONSEQUENCES | |
| | 16 | LAOS, LA GUERRE OUBLIÉE | |
| | 17 | THE AESTHETICS OF WAR | |
| DOSSIER 2 Penser la guerre : philosophies de la mitrailleuse | 18 | WINNING THE PEACE FOR AFGHANISTAN | |
| | 19 - 20 | TIME TO TEST THE TALIBAN – IN A DIFFERENT WAY | |
| | 21 - 23 | INTERVIEW: Général HANS-LOTHAR DOMRÖSE | |
| DOSSIER 3 Métaphores de la destruction | 24 - 25 | ARMOR IN FASHION | DOSSIER L'armure du corps |
| | 26 - 28 | ARMOUR BY ALEXANDER THE GREAT | |
| | 29 | COOPÉRATION, COOPÉRATIVES ET MARCHÉ | DOSSIER « Hommage à F.L. » |
| | 30 - 31 | DÉSIR ET SERVITUDE, LE POUVOIR DE DÉCONFLICTUALISATION DE L'ENVIE GAVÉE À L'ENVIE | |
| | 32 | COOPÉRATEURS LUDIQUES ET GUERRIERS PURITAINS | |
| | 33 - 34 | LA VALSE DES MONNAIES, UNE DANSE PÉRILLEUSE | |
| | 35 | LA GUERRE, C'EST UN JEU D'ENFANTS ! | |

L'Équipe de la Gazette aimerait remercier Conseils Atelya, MosaiC et Egzakt pour leur soutien précieux dans la réalisation et l'impression de ce numéro de la Gazette Cournot.

La Gazette Cournot est mise en page par Simon Kirscher. Elle est publiée par Les Amis de la Gazette Cournot Éditeur, basé à Strasbourg. Le contenu de la Gazette Cournot ne représente que les idées de ses contributeurs et n'engage en aucun cas les organisations qui la soutiennent, moralement ou financièrement.

| | |
|--|---|
| Rédacteur en chef et directeur intérimaire | Francis Gosselin |
| Directeur adjoint et webmestre | Jean-Philippe Atzenhoffer |
| Secrétaire de rédaction | Adeline Welter |
| Chargé d'affaires, relations publiques | Mickael Benaim |
| Directeur artistique | Simon Kirscher |
| Fashion advisor | Brooke Rutherford |
| Envoyé spécial | René Carraz |
| Explorateurs conceptuels | Pascal Koeberlé, Alexis Zimmer, Benoît Chalvignac |
| Correspondants | Sabrina Chaigneau (Montréal, Québec), Ummad Mazhar (Lahore, Pakistan), David Rinaldi (Milan, Italie), Thomas Binet (Montréal, Québec), Corinna Sophia Müller (Munich, Allemagne) |

Kari Skaflen

Hailing from the snowy mountains of Colorado, Kari Skaflen is perhaps the most unlikely fashion addict of the entire team at Above the Fray. A Europhile, Kari holds a degree in French and MA in European Studies from King's College, London and constantly schemes to return to Paris. In addition to helming Above the Fray, she is also a freelance writer and photographer contributing to Refinery29.com, Stylecaster.com and Chicago Collection Magazine.

Kai Eide

You are not appointed Special Envoy to Afghanistan by the United Nations by chance. Before serving for two years as Head of the United Nations Assistance Mission in Afghanistan, Mr. Eide was the Special Representative of the Secretary-General in Bosnia and Herzegovina in 1997 and 1998 and successively Special Representative in Kosovo during 2005. Kai Eide entered the Norwegian Foreign Service first in 1975 and subsequently distinguished himself for his diplomatic capabilities. In 1989, he was appointed State Secretary in the Office of the Prime Minister of Norway and also deputy representative over the legislature 1993-1997. His renown steadily evolved during his mandates with multilateral organization: First, as Norwegian Ambassador to OSCE over the four year period 1998-2002, then as Ambassador to NATO from 2002 to 2006.

Barbara Bay

Barbara Bay est diplômée en Histoire de l'Art et en gestion (IAE, Strasbourg). Elle a travaillé 5 ans au Fonds régional d'art contemporain d'Alsace. Elle est également l'auteur de nombreux textes publiés dans des revues ou des catalogues d'exposition. Elle a fondé la Société pour la diffusion de l'utile ignorance avec Christelle Carrier avec laquelle elle anime également la Délégation à la culture des Hôpitaux universitaires de Strasbourg.



En couverture :
Pablo PICASSO, Guernica, 1937
Huile sur toile

La toile a été peinte par l'artiste en réponse au bombardement de la ville de Guernica, Pays Basque, par l'armée de l'air allemande et italienne le 26 avril 1937.

Tortionnaires malgré eux ?

LA FABRICATION DES MAÎTRES DE LA GUERRE

Des témoignages sur la guerre, on retient souvent celui des victimes. Qu'advient-il, lorsque nous écoutons les bourreaux? Extraits.

Adolf Eichmann, à la fin de son procès : « Je ne suis pas le monstre qu'on a fait de moi. Je suis victime d'une erreur de raisonnement. » Et avant d'être exécuté : « Vive l'Allemagne. Vive l'Autriche. Vive l'Argentine. Ce sont les pays dont j'ai été le plus proche, et je ne dois pas les oublier. Je devais obéir aux règles de la guerre et à mon drapeau. Je suis prêt. »

Klaus Barbie, le 3 Juillet 1987-16b15 : « Oui, Monsieur le Président, je veux vous dire quelques mots en français. Je n'ai pas commis la rafle d'Izieu. Je n'ai jamais eu le pouvoir de décider la déportation. J'ai combattu la résistance que je respectais, avec dureté, mais c'était la guerre. Et la guerre c'est fini. »

Erdemovic lorsqu'il plaide coupable lors de son procès : "I have lost many very good friends of all nationalities only because of that war, and I am convinced that all of them, all of my friends, were not in favour of a war. I am convinced of that. But simply they had no other choice. This war came and there was no way out. The same happened to me."

Ces affirmations, si vraies, et si futiles, si anecdotiques et décevantes, ne peuvent que faire germer plus de questions qu'elles n'engendreront de réponses satisfaisantes. Peut-être feront-elles naître un malaise, une nausée, au sens le plus existentialiste du terme.

La question principale, celle qui reste en suspens, et qui demeurera tant que les hommes s'entretueront dans des conflits, qu'ils tentent, tant bien que mal de légitimer sera : pourquoi?

Pourquoi, ces hommes deviennent-ils des criminels de guerre, alors que tout semblait indiquer qu'ils étaient des parents aimants ou des fils dévoués? Comment alors condamner, comment juger si la guerre a le pouvoir de transformer n'importe quel agneau en tortionnaire?

Pour répondre à cette délicate question Samuel Tanner, spécialiste des criminels de guerre et de l'implication de bandes armées dans les conflits, notamment au Kosovo répond à nos questions. Actuellement chercheur au centre international de criminologie comparée à l'université de Montréal, Monsieur Tanner a étudié la criminologie sous l'angle de la psychologie de groupe et l'influence des groupes sur les individus.

Comment ont évolué les conflits du XXème au XXIème siècle?

Avant la chute du mur de Berlin, et après les deux guerres mondiales, la lecture des conflits armés était



simple et reposait sur un paradigme réaliste en deçà duquel les États n'étaient pas capables de comprendre l'implication de toutes les parties en présence. Toute nouvelle attaque était interprétée à l'aune de la vision bipolaire du monde instaurée par la Russie et les États-Unis principalement. La participation de milices armées était vue comme la sélection de mercenaires pour une guerre sale, sous couvert d'un déni toujours possible, et souvent plausible.

Après 1990, on assiste à l'émergence de nouveaux paradigmes. C'est l'apparition des premiers conflits ethniques déclarés, qui n'ont plus rien à voir avec une idéologie économique ou politique. En ex-Yougoslavie par exemple, Milosevic arriva au pouvoir par la manipulation et la force. L'éclatement et les fragmentations des États, toujours délicates ne permettaient plus d'interpréter les conflits et les tensions naissantes par des paradigmes tautologiques et stéréotypés. Le monde est devenu beaucoup plus complexe à analyser.

Qui sont les nouveaux acteurs des conflits?

Au-delà de l'État, et de l'armée, et des civils, il convient de ne pas oublier le niveau intermédiaire : les groupes et les milices. On ne peut plus analyser les conflits par le rôle des individus, ni par celui des institutions seulement. Il faut prendre en compte les noyaux qui forment entre eux les individus, comment ils se forment, et comment ils agissent. Dans le cas de Milosevic, il est intéressant de noter que des groupes de droite notamment se sont appropriés sa politique et ses discours. Ils le soutenaient, mais avec des objectifs différents. Les monarchistes par exemple se sont emparés du conflit pour promouvoir leurs idées ultra nationalistes serbes. Ils iront donc défendre les serbes en Croatie, afin d'être perçus comme des sauveurs et pour « voler la vedette » à Milosevic, qui fut l'instigateur de l'attaque.

Les régimes dans lesquels se développent les bandes armées et les milices sont souvent fortement liés à la criminalité organisée. Le meilleur exemple de cela en Ex-Yougoslavie nous est donné par l'illustre Arkan et ses « tigres ». Alors que Tito l'avait employé comme homme de main, afin de faire disparaître ses opposants, le laissant en échange vaquer à ses occupations criminelles de grande échelle, Milosevic incita Arkan à former une unité d'élite, qui lui servirait d'arme de destruction massive. Là encore Arkan ne lésine pas sur son propre intérêt. Son but à peine caché étant de

gagner une légitimité politique. Sa milice, formée de 200 à 500 ex-hooligans, était menée par une discipline de fer, et le pillage des terres bosniaques et croates de tout citoyen non-serbe était le salaire de ces mercenaires de la terreur. Leur méthode était fondée sur la terreur, et leur réputation les précédait. Ils appliquaient le massacre comme seule politique.

Comment distinguer un acte de guerre, d'un acte de barbarie, quand il est commis en situation de troubles aussi violents ?

La guerre est un phénomène « normal » qui existe depuis les premières civilisations humaines. Cependant lorsque les armées officielles commentent des massacres et des tueries collatérales, là on quitte la zone du droit de la guerre, comme défini dans les différentes conventions de Genève, de la Haye ou de New-York. Il en va de même avec l'apparition de bandes armées dont les objectifs et les comportements sont souvent déviant de la ligne officielle. Or, l'apparition de ces dommages collatéraux et de ces « groupes » sont devenus systématiques depuis 1990.

Selon le dictionnaire de la criminologie, on définit comme crime de guerre tout acte ou action qui ne respecte pas l'intégrité des personnes sanitaires, civiles ou des combattants ayant déposés les armes.

On doit d'ailleurs distinguer trois types principaux de crimes commis en situation de guerre : le crime de guerre, le génocide et le crime contre l'humanité.

Comment peut-on définir des degrés de culpabilité, voire condamner dans de pareilles situations où l'individualité est niée et où le contexte joue un rôle si important?

Le fondement de la loi demeure que l'individu reste libre malgré tout. Il y a bien sûr des circonstances atténuantes. Cependant on peut être coupable par négligence. Et une haute autorité, même si elle n'est pas directement liée aux actes physiques, est coupable de ne pas les avoir stoppés. Même lorsque l'intentionnalité n'est pas prouvée, cela permet de condamner ceux qui ont « laisser faire ».

Le problème c'est que la justice ne condamne de manière ferme, que lorsque l'intentionnalité est prouvée. La question des valeurs est hautement sociologique, et n'est pas prise en compte dans le jugement final. Les crimes de guerres sont inféodés au droit, et la littérature nous montre que tout y est analysé en fonction

d'une possible intentionnalité. La justice condamne la volonté qui serait au départ de tout acte criminel. Or cela revient à envisager le phénomène seulement par sa conséquence. Ce paradigme ne permet pas en effet de comprendre ce qui a mené à cette volonté. Or c'est fondamental : la folie, l'envie ou, comme c'est souvent le cas l'appartenance à un groupe amènent souvent aux actes. Une volonté nécessite un contexte, un cheminement. Or, cela seule la littérature sociologique nous l'enseigne. On n'y identifie pas un moment particulier de l'action, mais un tout, comme un processus d'aliénation, où le jugement se fait en fonction de valeurs. L'élimination d'un groupe nous apparaît moins comme un problème lorsque l'on en a analysé les étapes psychologiques de formation, grâce à une perspective séquentielle.

Quelles sont alors ces étapes psychologiques, qui mènent à la volonté du crime et à adopter un comportement jugé normalement barbare, criminel et coupable?

La première chose à comprendre, c'est que la normalité évolue, et ce surtout en contexte de guerre. Lorsque la violence se banalise dans les mots, et les actes quotidiens, notamment en provenance de figures d'autorité, les cadres et les schèmes des individus tendent à évoluer, surtout pour les personnes les plus fragiles. On ne se choque plus, la définition même du crime évolue. Ne pas agir contre les juifs sous le troisième Reich était devenu un crime paradoxalement.

Comment l'individu finit-il par remplacer ses anciennes normes par de nouvelles, contraires souvent à ses valeurs de départ?

L'individu est grégaire, et se définit par le groupe immédiat dans lequel il évolue. Souvent les actes criminels ne vont pas illustrer une préférence individuelle pour telle ou telle action, mais plutôt une volonté forte de rester affilié au groupe. Les milices et groupes armés

utilisent de nombreuses « techniques » pour faire naître cette volonté et rendre le groupe indispensable aux individus, jusqu'à ce qu'il devienne leur seule référence. On va par exemple leur faire commettre un acte compromettant. Cela va créer un lien avec les autres membres du groupe, qui partagent cette expérience, et soutiennent alors l'individu. C'est un phénomène identitaire fort. Il devient alors très difficile de se dissocier du groupe. D'abord car celui-ci menace, ensuite parce qu'il faudrait alors vivre avec son acte dans une société qui le condamne fortement. Souvent l'individu va alors s'isoler pour finalement retourner vers le groupe.

Plusieurs expériences psychologiques montrent la pression à la conformité qu'exercent les groupes sur les individus, même sans aucun lien d'appartenance. Le seul fait d'être jugé par les autres, influence notre comportement. On peut citer l'exemple des barres de Salomon Asch, où les sujets naïfs vont identifier la barre témoin comme celle du milieu, mais vont souvent répondre que c'est une des deux autres, si les autres membres du groupe en font autant. Et ce, contre leur perception physique et concrète pourtant juste.

Mais alors comment condamner un individu, si le groupe est le principal coupable, et que c'est lui, qui en fait est maître de l'intentionnalité?

C'est là toute la difficulté de la justice, et je pense qu'il est inévitable que nous prenions un jour en compte les groupes comme des acteurs majeurs des crimes de guerre, pour juger et pour punir. Les décisions du TPI soulignent d'ailleurs souvent l'absurdité apparente des situations de crimes sous contraintes. Le cas d'Erdevovic en est un bon exemple. Marié à une croate, il a été forcé à commettre ces crimes en Bosnie. Les groupes, c'est la zone grise de la justice, là où il n'y a pas forcément intentionnalité individuelle, mais où ce sont les valeurs même qui doivent être condamnées.

Bibliographie :

LÉVI, P (1989), Les naufragés et les rescapés, Gallimard, 200 pp.

WELZER, H. (2007), Les exécuteurs : Des hommes normaux aux meurtriers de masse, Gallimard nrf, 354 pp.

HAFFNER, S. (2003), Histoire d'un allemand, Actes Sud, 448 pp.

FODEN, G. (2010), The Last King of Scotland, Faber & Faber, 352 pp.

Note : Il existe plusieurs versions des dernières paroles d'Adolf Eichmann. La première partie fut cette célèbre phrase prononcée à l'issue de son procès.

L'ÉCOLE D'ÉTÉ EN MANAGEMENT DE LA CRÉATION DANS LA SOCIÉTÉ DE L'INNOVATION 3^e ÉDITION

Aujourd'hui, les activités de création occupent une place croissante dans les stratégies d'innovation des entreprises. Plus que jamais, pour les entreprises, les organisations ou les institutions, il est impératif d'apprendre à être créatif. Ce programme intensif de **deux semaines** vise à comparer les pratiques de créativité de milieux aussi divers que le monde scientifique, industriel ou artistique. L'École d'été se déroule dans les deux villes :

Montréal : du 1 au 8 juillet et
Barcelone : du 9 au 16 juillet

L'École d'été adopte une approche pédagogique pluridisciplinaire, internationale, interculturelle et intergénérationnelle. Le programme est axé autour de visites d'entreprises innovantes ou d'organisations créatrices, d'ateliers de créativité, de projets d'équipe et de rencontres privilégiées avec des créateurs et gestionnaires de renom issus de milieux divers (nouvelle technologie, design, architecture, gastronomie, arts et spectacles, jeux vidéo ...).

Venez découvrir entre autre :

À Montréal : **Ubisoft Montréal, le Cirque du Soleil, la Société des arts technologiques (SAT)**

À Barcelone : **22 @Barcelona, la Fondation Alicia, Roca Gallery**

**MONTRÉAL ET BARCELONE
DU 1 AU 16 JUILLET 2011**

Le programme s'adresse aux professionnels et décideurs, consultants en management, professeurs et chercheurs, et étudiants de 2^e et 3^e cycles.

POURQUOI PARTICIPER?

- » Renforcer le potentiel de création et d'innovation de votre organisation
- » Améliorer votre capacité créatrice
- » Concevoir des nouveaux modèles d'affaires
- » Constituer un réseau international de gestionnaires de la création

POUR INFORMATION

Lucy Stojak
lucy.stojak@hec.ca
+1 514 340 6000 # 2978
www.hec.ca/ecole_ete

The Great War of 21st Century : ITS NATURE AND CONSEQUENCES

Will Durant, the author of *The Story of Civilization* (in ten volumes), notes that out of more than 3000 years of recorded human history, only 268 were without war¹. It is difficult to decide that this fact mocks human rationality or justify war as a necessary trait of human progress. But without doubt it provides an important clue to the overpowering human instinct: to fight other fellow men. Thus, each century bears evidence to this instinctive adventure: the 20th century had World War I and II, the 19th century had Napoleonic wars and the American Civil war, the 18th century had the French Revolution, etc. This century excels previous ones as it has seen almost 10 out of its 11 years as war. So this war is longest in the last 200 years and thus can be and must be called Great War of 21st century. This article is an attempt to see the future of this war by comparing it to the theoretical concept of war.

At a theoretical level war is defined as an “act of force to compel our adversaries to do our will.”² Two points are notable in this definition: First, the existence of the action that involves force, and second, the objective behind using force. The objective of the use of force is to create such conditions for the opponent that it has to comply with our will. But what level of force is necessary and/or sufficient to dominate our opponent? No one can determine this level, since it depends on both qualitative and quantitative factors. Thus, the quantitative factors may include the availability of animation and other paraphernalia associated with the action of war, while the qualitative factors involve will, ability, and other subjective factors. The other subjective factors may include the various traditional and religious-social factors.

If the level of force that is necessary for a desirable outcome is uncertain then both the players are compelled to use the maximum possible level of force. This law of maximum force is the direct outcome of the uncertainty that players have of each others capability. The use of atomic bomb on Japan is in fact the application of this principle.

In reality war is different from theory. The players are not entirely ignorant of each other’s ability and military strength. But it is also not always possible to use or employ the maximum possible forces in war. This would be the case due to many reasons. For example, the geographical realities may constraint the use of maximum force; or the use of maximum force may risk involving other countries. Moreover, the war, in reality, may not confine to a point of time. Thus the use of maximum force over a continuous period of time, if required, may not be possible for the players. These realities make the actual war different from its theoretical concept.

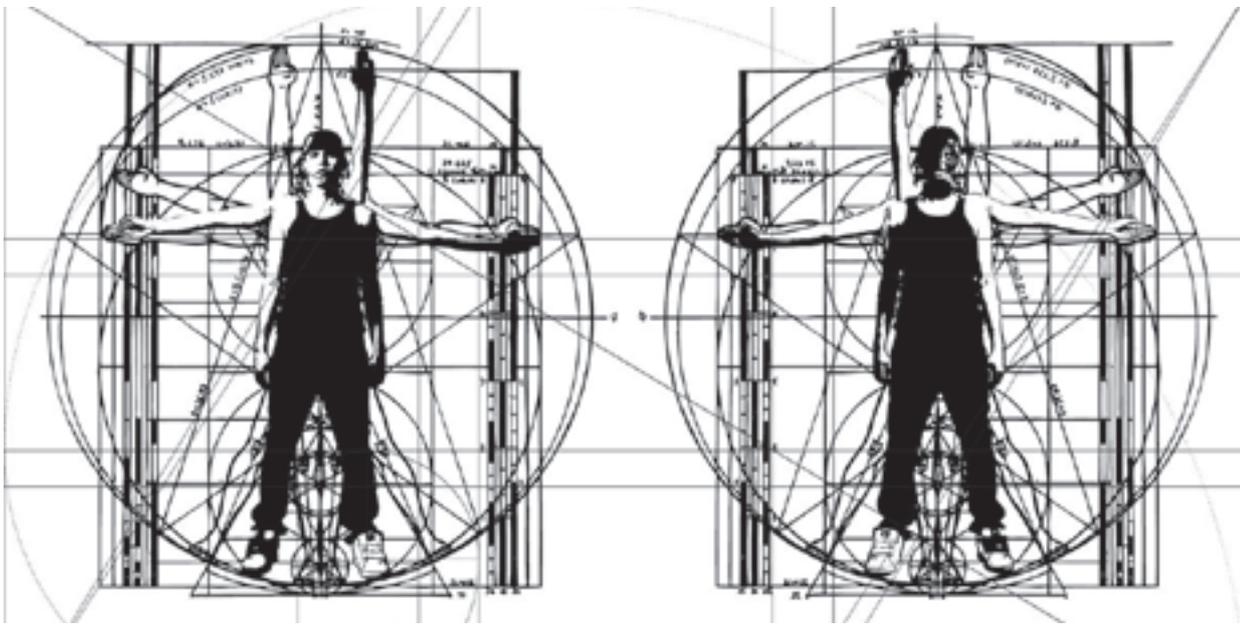
The war that is the focus of this article is one that has been started in Afghanistan in 2001. The Allied forces and the forces of the United Nations are fighting against the Taliban and al-Qaeda. In terms related to our previous argument, one can feel surprise at the fact that a groups of tribes would be able to wage war against the most sophisticated military powers ever known for nine years ! But more astonishing are the implications of this conflict. Most painful as well as shameful being that it is the first war of the 21st century.

One implication of this war is a negative renaissance of some problems that some considered partly resolved in the aftermath of the fall of the wall. Issues of fear, security and worldly peace, although omnipresent throughout the last century, had ceased being globally challenged due to the peaceful end of the Cold War.

The fear in the 21st century is of a different nature. This is the fear of man from man. The fear that other person may explode, or that a vehicle, plane, or moving object may crash. These fears are turned into practical manifestations: cameras and sophisticated metal detectors at the entrance of public places, incessant controls, silly rules and humiliating strip-searches at the airports becoming common practice, not to mention the distrust that it engenders among different cultures and societies.

[1]The Lessons of History (Chapter 11), by Will and Auriel Durant (Simon and Schuster, NewYork, 1968)

[2] What is War? By Karl Von Clausewitz in Gateway to the Great Books, Vol 7. Humanity and Society, (Encyclopedia Britannica Inc, Chicago, 1990).



All this compels one to think why this regression in the global state of civilization was authorized to unravel as it did? Can we not go “back to the future”?

Let us compare this war with the theory of war. Initially, allied armies have managed to occupy Afghanistan, but were never able to subject the Taliban and al-Qaeda to follow their will. These groups seem to have temporarily halted their operations. They were overpowered but not beaten. Allied forces have their country under their occupation but they could not dictate their will to their enemies. Therefore, the actual victory of allied forces in Afghanistan is far from the theoretical concept of a victory in war.

After the occupation of Afghanistan, the Taliban and al-Qaeda started guerilla war, because they have both the will and means for that war. The allied forces has overpowered them physically but not in terms of their will and non-physical ammunition. Thus, with each passing year the resistance goes on increasing and 2010 has shown to be the deadliest year for allied forces in Afghanistan, with 295 allied soldiers losing their lives (the previous “deadliest” year was 2008, with 294 deaths).

Unlike the theoretical concept of war, real wars also affect surrounding areas and countries. This war undoubtedly also has. By far the most affected country is Pakistan. Its civilians are suffering from their history’s deadliest terrorist attacks. While these attacks not only sabotage the economic prospects of a country that has enormous potential in terms of human resources, they create rifts and schisms in the institutional set up of an already politically unstable country. There are full-fledged occupations of Pakistani cities by Taliban (e.g. Swat) which has been released only after months

of heavy military operations. Moreover, Taliban are winning sympathies from various under privileged segments of Northern and Southwestern provinces of Pakistan and help instigating separatist movements which will make the region all the more chaotic.

As long as the Taliban and al-Qaeda are successful in giving this war a color of holy religious taint, they will be successful in recruiting novice youth from tribal areas in both Pakistan and Afghanistan. As the people of these areas have been involved in the business of ammunition and weaponry for decades, they are half soldiers by tradition. The minimal training and natural toughness they inherit from their geographical surroundings allow them to become lethal soldiers.

At a regional level, this war has increased the importance of military powers in both Pakistan and India. Given the fact that these countries comprise around half of world’s poor, the escalating military expenditures never deem good. These same resources can be used to get these poor people out of poverty and hunger.

One may ask: Is there an end to this war? By use of force this war is not going to end : it is not possible to kill mosquitoes with Kalashnikovs. One possibility is to involve the warring elements in dialogue, create peace with them on reasonable grounds and once peace has been established, the modern educational and economic opportunities will be provided to the people of both Afghanistan and Pakistan’s northern areas. It is necessary to show them that they are part of this world; that this world can be made as good as heaven if they drop the guns and pick up pens. It is a tall order, indeed, but what other options have we not exhausted already?

LAOS, LA GUERRE OUBLIÉE

Ce titre est repris d'un livre, celui de Cyril Payen (ed. Robert Laffont 2007). Le journaliste français s'est rendu dans la jungle interdite du Laos pour rencontrer ce qui reste des survivants de la communauté Hmong, massacrés par les armées laotienne et vietnamienne. Sa visite clandestine dans les montagnes a également été contée dans un reportage réalisé avec Grégoire Deniau, intitulé Guerre secrète au Laos et diffusé dans l'émission Envoyé spécial en 2005. Une histoire sur les oubliés de la guerre, qu'on ne peut pas oublier.



Il y a les guerres dont on parle, et les guerres dont on ne parle pas. Mais ce n'est pas parce qu'on n'en parle pas, qu'elles n'existent pas. Parmi les guerres oubliées, le conflit entre l'armée populaire du Laos et le peuple Hmong vivant dans les montagnes du pays tient, ou plutôt devrait tenir, une place particulière dans les esprits de ceux qu'on appelle les occidentaux, américains et français en tête. Les Hmongs, qui se sont engagés aux côtés des Français lors de la guerre d'Indochine, puis aux côtés des américains lors de la guerre du Vietnam, ont commis l'erreur de choisir deux fois le camp des vaincus. A partir de 1975, plusieurs milliers d'entre eux, peut-être 30 000, ont fait une autre erreur, rester dans la jungle montagneuse pour continuer à tenir tête au gouvernement communiste de Vientiane, plutôt que de fuir le pays.

Il s'en est suivi une situation de guérilla entre les rebelles Hmongs et l'armée, une guérilla qui se poursuivrait toujours aujourd'hui. Le problème, selon un

rapport d'Amnesty International (Hiding in the jungle – Hmong under threat, ASA 26/003/2007), c'est que les capacités militaires des Hmongs ont été rapidement balayées après 1975. Ils ne représenteraient plus aucune menace pour le régime du Laos depuis bien longtemps. Pourtant, ils continuent à être pourchassés et exterminés dans la jungle, femmes et enfants compris. Il ne s'agirait plus d'une guerre, mais d'un massacre. Un massacre commis envers les traîtres au régime en place. Les jeunes réfugiés dans la jungle n'ont même jamais connu la guerre, ils sont simplement victimes des conflits du passé.

Les conditions de survie des communautés Hmongs sont effroyables, à tel point qu'on peut se demander s'il est possible d'y survivre. Traqués par les soldats, les Hmongs sont obligés de se déplacer quasiment en permanence, ce qui les prive de tout abri décent. Vêtus de haillons, ils peuvent passer plus de 12 heures par jour à chercher des racines et quelques rares plantes comestibles. C'est d'ailleurs généralement pendant ces expéditions de recherche que les patrouilles de l'armée lancent leurs attaques. Le régime alimentaire entraîne à la fois sous-nutrition et malnutrition, ce qui rend les individus très sensibles aux maladies, d'autant plus qu'ils n'ont aucun accès aux soins. Les blessures par balles, par éclats d'obus ou de grenade, ne peuvent être soignées. Il paraîtrait que la moitié des enfants meurent avant d'avoir atteint leur cinquième anniversaire.

Cette situation semble d'autant plus inacceptable que les autorités ne semblent rien avoir à gagner dans l'affaire, si ce n'est un sentiment de vengeance ou de revanche sur l'histoire. Ennemi un jour, ennemi toujours, doivent penser les hommes de pouvoir. De notre côté, on se plairait à penser que les autorités françaises tentent de proposer ne serait-ce qu'un début de médiation pour faire cesser le feu. Cependant, on peut comprendre, étant donné qu'Electricité de France est à la tête du consortium qui dirige le nouveau barrage hydroélectrique Nam Theun 2, qu'il ne soit pas question de se fâcher avec les autorités laotiennes. Mais au final, il n'est pas très glorieux de laisser mourir dans la jungle les enfants de ceux qui ont sauvé la vie de soldats français dans les années 50. Même si c'est désormais une autre époque pour nous, pour certains, les vieilles guerres ne meurent jamais.

Source photo : www.reellerealite.perso.sfr.fr

THE AESTHETICS OF WAR

Drawn from Marinetti's Manifesto Concerning the Ethiopian Colonial War

For twenty-seven years we Futurists have been objecting to the way war is described as anti-aesthetic [...]. Accordingly, we state: [...] War is beautiful because thanks to gas masks, terror-inducing megaphones, flame-throwers, and small tanks man's dominion over the subject machine is proven. War is beautiful because it ushers in the dreamt-of metallization of the human body. War is beautiful because it enriches a meadow in bloom by adding the fiery orchids of machine-guns. War is beautiful because it combines rifle-fire, barrages of bullets, lulls in the firing, and the scents and smells of putrescence into a symphony. War is beautiful because it creates fresh architectures such as those of the large tank, geometrical flying formations, spirals of smoke rising from burning villages, and much else besides [...]. Writers and artists

of Futurism [...], remember these principles of an aesthetics of war in order that your struggles to find a new kind of poetry and a new kind of sculpture [...] may be illuminated.



FG

Experts en accompagnement des organisations dans leurs projets de transformation et d'intégration des notions d'Entreprise 2.0, le groupe VOIRIN Consultants et sa filiale canadienne Conseils Atelya participe à l'animation de nombreuses communautés académique. Actuellement, des travaux de recherche et des travaux prospectifs sur les usages et outils sont ainsi menés en France avec le BETA (Bureau d'Économie Théorique & Appliquée de l'Université Louis Pasteur de Strasbourg), le Centre de Recherche en Gestion de l'École Polytechnique de Paris, le club de gestion de la connaissance, la communauté club net, le Clusif dans le domaine de la sécurité des systèmes d'information,... Au Canada, des liens étroits ont été développés avec des équipes d'HEC Montréal et la communauté MosaiC, le CRIM et le CEFRIO.

Traducteur de concepts et connaissances académiques, le groupe VOIRIN – Atelya participe à créer les organisations de demain par une approche renouvelée du management des hommes, des structures et des outils.



[Egzakt]

marques + web et technos + publicité > trois-rivières, québec

WINNING THE PEACE FOR AFGHANISTAN

For this issue on Guerre(s) et Conflit(s), La Gazette Cournot proudly hosts an article by Kai Eide, former Head of the United Nations' Mission in Afghanistan. From March 2008 to March 2010, during his office as Special Envoy of the Secretary General Ban Ki-moon, Mr. Eide was responsible for all UN activities in the hard-fought country and therefore his voice represents a unique point of view.

The conflict led by the Western Alliance, which set the task of disempowering the Taliban and install democratic institutions in the aftermath of the September 2001 attacks, will celebrate its 10th anniversary in October 2011. This is more even than the duration of Soviet occupation of Aghanistan, and as the war is waged against an asymmetric and metamorphic enemy that cannot be battled by traditional forces alone, it might last longer.

The vital point made by Mr. Eide stems from the concern that the recent reaffirmation of the US strategy for Afghanistan might be too upbeat. The Obama administration, which pursued the Afghan War as the "Good War", yet which continues to be riddled not only with the lack of sustainable progress in building a self-reliable nation but also with domestic and economic challenges, decided in December to stick with the plan of exiting Afghanistan by 2014. Despite acknowledging that the gains achieved by the 97.000 American troops currently deployed in Afghanistan, the country "remains fragile and reversible" (White House Annual War Review, December 2010), President Obama's strategy will not change. July 2011 is the date to begin withdrawing the troops, with the objective of transferring complete responsibility for security to Afghan forces by 2014.

Mr. Eide criticizes the over-confident assessment of progress that has led to serious, repeated flaws in the US strategy. He underlines the negative impact of the military forces on the civilians' perception of the West and suggests that "limited ceasefires" be sounded out in order to usher in a peace process. Both military escalation and premature withdrawal would thwart any improvements made so far. His main concern is that the same mistakes not be repeated time and again, mainly stepping up the military intervention and trying to force the Taliban into a dialogue through greater military pressure.

The Gazette team and its liaison offices in Milan and Munich would like to thank Mr. Eide for this exceptional contribution.

TIME TO TEST THE TALIBAN – IN A DIFFERENT WAY

Kai Eide, former UN Special Representative to Afghanistan

The Obama administration's decision to stick to its current strategy was expected. It was nevertheless a disappointment to many with experience from Afghanistan. Time has come to recognize the serious flaws in today's US-led strategy. Instead of a "clear-hold-build" strategy, it has – predictably - become a "clear and clear again" exercise. When the offensive in the small district of Marja was launched last February, we were told that it would take 3 months to see if it was a success. Now, 11 months later, it is clear that it is not. The current operations in Kandahar may provide short-term stability in limited areas, but will not change the overall picture.

I have so often heard over-confident assessment from military leaders on the ground. As Wikileaks recently reported, former Prime Minister Gordon Brown was struck by my serious concern over the security situation only hours after he had been given reports of progress from British military in Helmand in August 2008. I am afraid that the recent US review is based on the same over-confident reporting.

Furthermore, the efforts to transfer responsibility for security to the Afghans will require more patience than anticipated. To build a well equipped, well trained and ethnically balanced security force will be a time-consuming effort. The target from the Lisbon Summit – to complete the job by 2014 - is built on unrealistic expectations.

To believe that the Taliban will be more inclined to talk if only greater military pressure is exerted is based on a serious misunderstanding of its thinking. It may be possible to push the insurgency back from some areas for some time. But the Taliban will not allow itself to be humiliated into a dialogue and more use of force will stimulate further recruitment.

The population is tired of the conflict and now directs much of its frustration against an international military force, which is increasingly seen as an occupier and not as a liberator, in spite of well intended attempts to "win hearts and minds".





Time has come to examine how military activities can be reduced and not escalated. All sides need to demonstrate readiness to enter a political dialogue in good faith. To verify whether such readiness exists, limited ceasefires should be explored; they could be restricted in time and geographic area and extended if they prove successful. In order to negotiate such ceasefires discretely, a trusted and experienced international intermediary would be required.

Such ceasefires are obviously more difficult to shape in an asymmetric conflict than in conventional warfare. The danger that one side would take advantage of a halt in military activities is real. Therefore a cautious step-by-step approach will be required. It will serve to test the readiness of all sides to replace an overly militarized strategy with a political process.

To succeed, a peace process would not only require the support of the Taliban and of ISAF. Equally important, it will require a consensus among the various

political and ethnic groups of Afghanistan. The US and its allies should focus attention on helping president Karzai form such a consensus. A peace process would also require a continued international military presence across the country in order to oversee the process and help consolidate its outcome. A premature withdrawal could spark new tension and lead the country backwards to a civil war-like situation rather than forward to a peaceful resolution of the conflict. The Taliban has declared that all foreign troops must leave the country. However, I do not see this as a precondition for a political dialogue.

Time has come to understand that more of the same will only bring greater resentment among the population and greater stubbornness among the insurgency. NATO cannot win the war. Nor can the Taliban. But it is possible to win the peace – provided that a change of direction with greater emphasis on achieving a political solution under Afghan leadership takes place soon.

Further reading: <http://on.wsj.com/hQGILB>

Interview : Général HANS-LOTHAR DOMRÖSE

EUROCORPS (wiki) : Engagé dans son ensemble, le Corps européen (plus connu sous le nom Eurocorps en français, comme en anglais dont c'est la langue de travail, ou Eurokorps en allemand) peut fournir jusqu'à 60 000 hommes. Créé en 1992, ce corps d'armée est déclaré opérationnel en 1995, il est une initiative franco-allemande à laquelle se sont successivement joint la Belgique (1993), l'Espagne (1994) puis le Luxembourg (1996).
Plus d'informations : www.eurocorps.net

Cette interview a été menée au Quartier général d'Eurocorps par Mickael Benaim et Francis Gosselin.



La Gazette Cournot (GC) : Vous avez suivi des études d'économie à l'Université de la Bundeswehr à Hambourg. En quoi les préceptes économiques affectent-ils encore aujourd'hui votre vision du monde ?

Général Domröse (GD) : Je ne sais pas comment j'aurais agi si je n'avais pas étudié : c'est une question hypothétique. Le monde a beaucoup changé en 30 ans : nous ne parlions pas de mondialisation mais de commerce international, par exemple. Je répondrai en trois temps. D'abord, j'ai étudié et évolué dans un monde «bi-polaire» entre l'Est et l'Ouest, le rideau de fer qui nous séparait, et nous avions déjà à l'époque le sentiment que le facteur économique contribuerait à l'apaisement, et à l'amélioration du niveau de vie des deux côtés de cette barrière artificielle. Quand à l'influence économique sur la pensée politique, c'est une question plus sensible. Le défi qui se pose maintenant est évidemment la mondialisation, avec des «centres»

où se concentrent puissances économiques et politiques.

Dans un deuxième temps, l'économie a aussi une influence directe sur le militaire. D'abord pour son financement, mais aussi parce que la crise sociale qu'engendre la crise économique est un facteur d'instabilité : si la sécurité devient problématique au sein de la zone euro, en Grèce, en Irlande, en Espagne... La stabilité économique n'est pas sans lien avec la sécurité des individus et des nations.

Enfin, la question de l'évolution démographique est aussi liée. Dans la plupart des pays d'Europe, le taux des naissances requiert l'immigration si nous désirons conserver notre niveau de vie. On pense dès lors aux questions d'intégration, de libertés sociales, de tensions, etc. Et cela touche l'armée directement : comment travaillons-nous de concert avec ces nouveaux arrivants pour faciliter leur intégration ?

En conclusion, les facteurs économiques continueront à



influencer notre bien-être et notre sécurité, et ce sont là deux aspects centraux à la mission des corps d'armée.

GC : Nous vivons une période que d'aucuns considèrent comment relativement pacifiste. Quelle est la pertinence pour les jeunes européens d'aujourd'hui de choisir la carrière militaire aux dépens d'autres formations ?

GD : C'est une question difficile. J'ai deux fils, et tous les deux ont effectué leur service militaire. Mais parmi leurs classes d'âge, ils font figure de minorité. Presque personne n'a été à l'armée.

En Allemagne, le gouvernement a décidé d'abandonner la pratique du service militaire obligatoire. Nous sommes chanceux car nous ne faisons face à aucune menace directe : il n'y a plus obligation de rejoindre l'armée. Il y a quand même des gens qui croient pouvoir servir leur nation et l'Europe en s'enrôlant. Comme le proclamait Kennedy, «Ask not what your country can do for you, ask what you can do for your country».

Ils s'engagent pour eux, pour leur nation, leur pays, leur communauté. Je crois personnellement que l'engagement est une vertu pour les jeunes. Pas nécessairement pour travailler une heure et gagner dix euros, mais s'engager pour s'engager. Ils peuvent devenir parachutistes, forces spéciales, ils peuvent étudier. Je crois que l'armée forme à devenir honnête, responsable et incorruptible. C'est un bon échange, de servir ainsi. Mais j'accepte volontiers l'abandon de l'obligation du service militaire.

Dans l'optique de l'Europe, il a évidemment le fait que, par rapport aux États-Unis, c'est une construc-

tion fragile, une vision. Aux États-Unis, quand on joue l'hymne national, on met la main sur le cœur. Ici, quand on joue l'hymne européen, il n'y a pas cet attachement. Le sentiment européen passe au second plan. Ce serait un rêve d'avoir une Europe commune, que j'aimerais bien voir se réaliser. Mais à 27 pays, avec plus de la moitié d'entre eux ayant un passé sous des régimes communistes, je crois que le rapprochement mérite du temps. Ce qui ne veut pas dire que nous ne sommes pas européens, mais plutôt que nous ne constituons pas encore une seule et unique nation.

Nous avons construit une zone économique et le politique suivra. Schuman avait cette vision, et même Gorbatchev, quand il parlait d'une Maison Commune européenne... Il faudra peut-être attendre une autre génération - la vôtre pourquoi pas - pour que cette progression lente se fasse, que les frontières s'ouvrent réellement, que nous préservions notre sécurité et la prospérité économique.

GC : Quels défis spécifiques envisagez-vous dans vos responsabilités à titre de Général commandant de l'Eurocorps ?

GD : Comme je l'évoquais, la transition d'un monde relativement bipolaire vers la multiplication des points de tensions, combiné à l'effet du rapprochement qu'induit la mondialisation, est l'une des questions primordiales pour nous.

Quand le président Clinton est venu à Bonn durant son mandat et qu'il évoquait «l'autoroute de l'information»... J'ai un collègue à moi, un étudiant qui était en échange à l'époque, nous avons passé notre scolarité avec papier et crayon, du début à la fin. Je l'ai revu récemment à Kaboul, en Afghanistan : nous travaillons et réfléchissons encore sur le format papier-crayon. Avec le Web et la modernisation du matériel que cela entraîne, nous sommes là aussi face à des défis.

Enfin, si on regarde du côté des «super-pouvoirs», les États-Unis demeurent l'unique superpuissance mais la montée de la Chine n'est pas négligeable. Ils ont augmenté leurs dépenses en Défense de 40%, ce qui l'amène à un niveau légèrement inférieur à celui de la France, mais cela est quand même conséquent. Évidemment, le mythe de la qualité trouve aussi ses fondements dans le militaire : beaucoup d'équipements ne sont pas fonctionnels, ce qui signifie que même à budget égal, les rendements des investissements militaires occidentaux demeurent supérieurs.

GC : Quelle est votre impression sur les récents événements découlant de l'activité d'organisations telles que Wikileaks ?

GD : Je crois surtout que nous essayons de gérer ces défis avec la plus grande efficacité. Au dernier sommet de l'OTAN à Lisbonne, il y a quelques semaines, il a été déclaré que la «cyber-guerre» et les «cyber-menaces» constituent le plus grand défi du militaire pour le 21e siècle. Comme tout le monde, nous avons des écrans, nous avons des ordinateurs. Il faut les protéger.

En contrepartie, nous avons aussi des unités actives militaires sur le web. Il est impossible de survivre sans. Je peux regarder une intervention en Corée en temps réel, ce qui permet d'être au courant des situations. Comme l'air que nous respirons, le Web nous entoure. Il y a de l'électronique dans nos poches à tous, et ces outils sont à la fois merveilleux mais très dangereux.

En ce qui concerne Wikileaks spécifiquement, évidemment Eurocorps n'est pas le premier élément sur la liste des priorités. Mais cela nous rappelle que nul n'est à l'abri, que tout le monde est vulnérable. C'est une chose de publier une information, c'en est une autre de vivre avec les conséquences de cette divulgation. La protection est une vraie question. J'étais très

surpris d'apprendre, dans les nouvelles, qu'un ambassadeur aurait écrit quelques mots déplaisants envers un ministre des affaires étrangères.

En fait, je suis surtout surpris que cette personne ait écrit ça, sur papier ou ailleurs ! On peut penser ce que l'on veut, qu'il est gentil ou pas, drôle ou étrange, mais de là à en écrire un rapport ? Même de le mettre dans un email ? Cela crée des remous importants, et cela a à voir avec la confiance, la coopération et l'ouverture. Comment est-ce que je pourrais continuer à parler à telle personne ayant écrit hier que j'étais un fou ? Je pense que cela crée des dommages irréparables, et à quelle fin ?

GC : Le mandat du Général commandant du Corps européen est de deux ans. Après avoir assumé d'aussi hautes responsabilités, qu'envisagez-vous pour votre avenir et celui de l'EUROCORPS ?

GD : Traditionnellement, tous les généraux ont un contrat de court-terme, et les gouvernements peuvent nous écarter à tout moment, même sans crise. C'est le genre de contrat que nous avons. Je suis sûr que le Ministre de la Défense me trouvera un nouveau «job» au cours de l'été prochain. C'est une situation gagnant-gagnant : soit j'aurai un nouveau mandat, soit je serai à la retraite, ce qui n'est pas si mal ! C'est la même chose pour mes collègues internationaux, les généraux français et espagnols. Mais on sait toujours d'avance. Nous sommes des militaires, il faut savoir prévoir !



Les troupes allemandes constituent le troisième contingent étranger en importance dans la mission visant à stabiliser et renforcer les institutions démocratiques afghanes, avec plus de 4000 soldats. Cette présence, la première « guerre » menée par l'Allemagne depuis la deuxième guerre mondiale, est fortement contestée au sein du pays.

Depuis le début de cette « guerre », près de 2000 soldats des forces sous commandement occidental ont perdu la vie en Afghanistan, en plus de faire des dizaines de milliers de blessés. On estime qu'entre 15000 et 30000 civils ont trouvé la mort du côté afghan.

ARMOR IN FASHION



In the department stores, the small boutiques, the uber cool Opening Ceremony, why do we find ourselves overwhelmed with a selection of dagger-shaped earrings, bold metal cuffs, strong shoulders, epaulettes and military jackets confronting us in our daily lives with blunt force, strength and aggression. Why in recent years do we find ourselves donning costumes with violent territorial references?

There are, as with any movement or phenomenon, many reasons that accumulate to cause a trend in fashion, ideology, politics, etc. And of course, each is inter-linked to the other. Art is not isolated from politics or critical thought. We need only to look around to register the barometer of fear that billows silently.

Dressing in pseudo-military uniform is a reaction of fear to uncertainty and an inability to navigate rushing waters; and yet it is also a reminder of our own strength.

One of the many reasons for the sartorial aggression is that the United States has dragged much of the world into multiple conflicts with the Middle East. In North America and Europe the industrial military complex is steaming ahead, plotting the demise, the destruction of nations, while envisioning a rebirth for diverse people who want nothing to do with capitalism, Christianity or American-driven corporate culture.

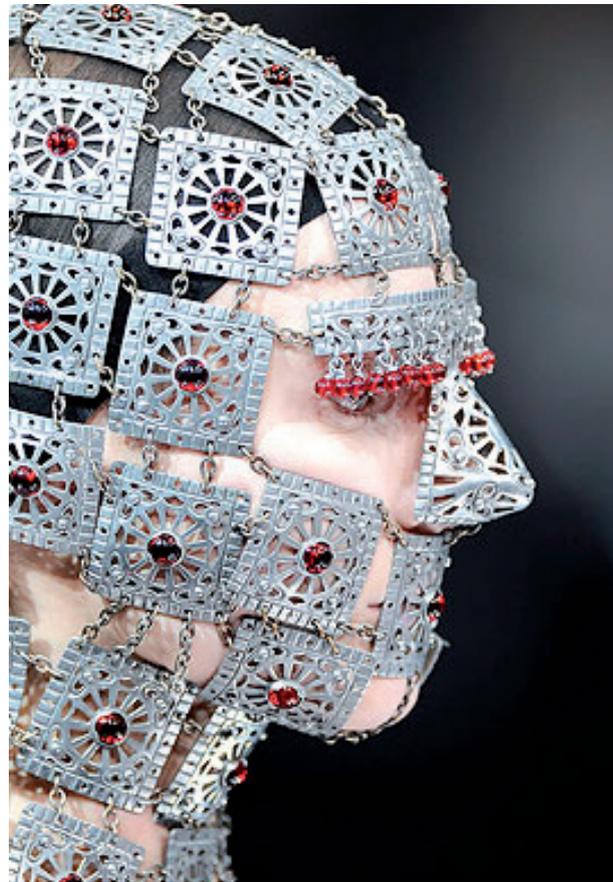
Another root of this deep-seated fear is economic uncertainty. Are we headed for another reincarnation of the Inter-war German Weimar Republic? Banks crumble around us, friends lose their jobs, then their homes... We cringe and look away in fear. Breathing shallow little sighs as the government steps into to salvage the same irresponsible culture that it previously enabled from certain collapse. But how long can government sustain a sick, inter-dependent system that is global.

And how does this directly influence our dress? Afraid of possible change, or even extinction, we build up our petty arsenal. Feeling vulnerable we arm ourselves with sticks and stones; leveraging non-threatening means to decry the situation, using fashion to express a need for a carapace, a shelter.

The must-have military peacoat we lust over in the shop window, or the miniature pistol earrings that we don daily, gathering compliments like raindrops on a windowpane, use both sartorial and artistic choices as armor of arming ourselves, We are bracing against what retaliations might come from abroad in response to American neo-colonialism.

And we wonder, what measures will our governments take to “ensure our safety”? What civil liberties will be squelched? What means of surveillance and control will be effectuated? We are already subject to

strip searches without cause in our airports. Police in Arizona are legally permitted to racially profile, jailing immigrants who are unable to produce registration papers on the spot.¹



And still, despite our best efforts to distract ourselves with food and drink, family and work, the worry seeps in. It piques our skin, despite our best efforts to insulate ourselves. Simmering gently beneath the surface, the fear surfaces in a multitude of ways, including in our fashion choices of primitive weaponry and child's play uniforms. Aux Armes!

We embrace our lovers in the deep silence of sleepless nights, as we silently remind ourselves that we are sturdy; we come from strong stock. And in the mornings we wake, and pull on our poker faces, we go to work and don our sweaters with chain epaulettes, our riding pants and our tall, rugged-looking boots and carefully place the tiny dagger earrings made from recycled bullets into our ears as a reminder that we will persevere.

1. <http://thetim.es/c2CYKM>



ARMOUR BY ALEXANDER THE GREAT

It's a mountainous challenge to write about the eternal depths and complex facets that embody the designs of Alexander McQueen. The layers of complexity involved in one iota of detail from a fraction of his fifty-odd collections are far too sophisticated for anyone to grasp.

In fact, it's this stand-alone, above-the-heavens role that fits McQueen best.

Needless to say, as a personality, a designer, a creator and a revolutionary McQueen has always been afforded considerable respect within the fashion community. He brought to the table what no one else could ever imagine, with one single force: the skills of a Savile Row master, a Parisian couturier, the story-line and theatrics of a maniacal narrator.

But it was the depth of his character that created this insurmountable pedestal upon which he would rest. Alexander McQueen committed suicide on February 11th, 2010.

Perhaps it was this elevated level of reality where he operated from that, like a hawk, he was able to see into the souls of his audience. With penetrating vision he could identify deep emotional references and lay them out on the runway for people to see.

Our loss of McQueen also confirmed the same reality that kept audiences perplexed by his creations for years; the designer was preoccupied with the human psyche and used clothing as a barricade in the conflict-strife world he inhabited.

As a marginalized gay man from middle-class means McQueen was infuriated by reviews of his early collections, blasting the designer a misogynist who featured 'battered' women for shock value.

The collection in question, called Highland Rape, featured women in bloodied, tattered lace dresses as an ode to England's 'rape' of Scotland during the Jacobite Rebellion.

By no means his last collection to explore themes of war and conflict, reviews of Highland Rape were,

however, the last to accuse the designer a chauvinist. Shortly after these accusations, McQueen spoke out about his work as it was clear no one could comprehend his defensive approach to design.

His intent, rather, was to make a woman look so fabulous "you wouldn't dare lay a hand on her" (Evans | Fashion at the Edge | 149). McQueen took to defending women through his fashions, as if it was the only way he knew how:

"I design clothes because I don't want women to look all innocent and naive, because I know what can happen to them. I want women to look stronger...I don't like women to be taken advantage of...I like men to keep their distance...I've seen a woman get nearly beaten to death by her husband. I know what misogyny is...I want people to be afraid of the women I dress" (Evans | 149).

Witnessing the assault of his sister - and experiencing homophobic violence first hand - McQueen adopted an extremely defensive persona, which blossomed into dark, sinister designs.

Of course this whole defensive aesthetic just painted McQueen as aggressive. Particularly in the realm of fashion where such magnificent pieces - evoking conflict and war - were seemingly out of place.

Take for instance his fall/winter 2007 collection in memory of Elizabeth Howe, Salem 1692. McQueen had discovered his bloodline dated as far back as the Salem witch-hunts of the 17th century, and that one of his ancestors had been persecuted (Knox | Alexander McQueen | Genius of a generation | 79).

Inspired by the intense oppression of these witch-hunts, McQueen created a full-bodied, leather corset mould in the spirit of torture apparatuses used to detain the accused. But this was not McQueen's first armour-esque creation.

In 1999 the designer commissioned silversmith Shaun Leane to produce a full-breasted coiled corset. The piece, requiring a carved model template for Leane to



work from, took two and half months to create as the artist made each individual coil by hand. The structure was so sound and solid that the model literally had to be screwed into it ([wmagazine.com](http://www.wmagazine.com) | <http://bit.ly/YXsGb>).

Leane went on to produce more show-stopping metal work for McQueen, including the breastplate for his Salem collection, a rose-encrusted silver corset for Givenchy and a gladiator-inspired chain-mail bodice, complete with helmet and mask, for the McQueen label.

This chain-mail bodice made its first appearance in 2000, later showing up at the American Express Black collection in 2004, and finally underneath an evening gown for McQueen's fall 2009 collection. *Dazed & Confused* (November 2009) even featured the armour as a tribute to militant style in *Soldiers, Sailors and Other Heroic Figures of Masculinity*, suggesting the authentic look of this warrior-like piece.

Collaborating with Leane, McQueen was able to elevate his defensive-aesthetic to a whole new level, producing armour fit for battle, but made for the runways of London and Paris (McQueen was artistic director of the Parisian couture label Givenchy from 1996-2001).

McQueen provided the silversmith with experience and unlimited creative freedom, and Leane returned the favour with thought provoking designs (*Women's Wear Daily* | 5 February 2007).

Aside from being close companions, McQueen acknowledged Leane's aesthetic as seemingly connected to his own, "He captures the feeling of my work and the aesthetic of the time we are in..." (Victoria & Albert Museum | <http://bit.ly/6avrt4>), which, according to Leane, "is a mix between love and pain", or rather "balances of life really" (*style.com* | Designer profile Shaun Leane | <http://bit.ly/eAxkli>).

But it was pain that McQueen wished to save women from, resurrecting these coat-of-arms as barriers to the outside world, "I try to protect people. A lot of my clothes are hard-edged, even if it's just a simple two-piece suit, like armour" (*The Times* | 31 May 2004).

What was first a mechanism of psychological protection - the shock and awe of McQueen's designs - grew to a level of sophisticated craftsmanship, enabling the designer to resurrect actual physical barriers to the body as a means of protecting women from conflict and harm.

Regardless of its critics and its seemingly unwearable nature, McQueen's armour accomplished what it set out to achieve: "An insight into the human psyche" and the assurance that no one would mess with a woman who wore McQueen (*Lisa Armstrong* | *The Times* | 31 May 2004).

COOPÉRATION, COOPÉRATIVES ET MARCHÉ

Les résultats expérimentaux s'accumulent qui montrent l'émergence de la coopération dans des contextes où l'intérêt individuel strict s'oppose à toute réalisation collective.

De nombreuses observations empiriques confirment ces résultats: le développement historique des coopératives, quelles que soient leurs formes, les communautés de développeurs du logiciel libre, ainsi que le nombre important d'entreprises fonctionnant de fait en coopérative bien que n'en ayant pas nécessairement le statut juridique sont autant d'exemples d'institutions dont l'existence et la durabilité reposent nécessairement sur la primauté voire la préexistence d'un intérêt collectif.

Et s'il ne suffisait pas que le mode d'organisation coopératif propose une mise à plat du hiatus et de la tension entre intérêts individuels divergents (l'angle alpha de Frédéric Lordon¹ réduit à néant, la vie est plus belle), les coopératives de production peuvent de surcroît constituer un outil d'auto-régulation des marchés. Le bon fonctionnement des marchés est en effet, euphémiquement, perturbé par la tendance mécanique à la concentration des parts de marché, et partant celle du capital qui l'accompagne et la favorise en retour lorsque les propriétaires de ce dernier n'ont d'autres liens avec l'entreprise que des titres de propriété. Faute d'une surveillance permanente et d'une action rigoureuse visant à réduire le degré de concentration de la plupart des marchés (une réelle politique de la concurrence consisterait à tailler dans le lard de la plupart des oligopoles, la surveillance actuelle des fusions & acquisitions est une tarte à la crème...de beauté), ces derniers deviennent rapidement inefficients et cet outil de redistribution qu'est le marché – et pas seulement théoriquement – devient un formidable mécanisme de creusement des inégalités. Le principe des coopératives contient une limite intrinsèque à leur expansion, leur taille devant rester à la mesure des éléments nécessaires au

maintien de la coopération entre leurs membres: ces derniers doivent au minimum tous se connaître, se faire mutuellement confiance, et doivent pouvoir engager des discussions approfondies afin de parvenir à un consensus lors de toutes les décisions majeures impliquant par exemple la stratégie de l'organisation. Propriétaires du capital et salariés, peu leur en chaud que leur investissement ne promette pas un retour sur investissement de 30% tant qu'il est à la mesure des besoins du projet collectif.

Tout cela ne dispense pas, bien sûr, des rapports de force, des conflits, des inévitables tensions inhérentes aux projets communs. Mais à partir du moment où le lien de subordination au désir-maître est remplacé tout ou partiellement par un désir commun, l'alignement des intérêts individuels n'est plus un luxe à payer au prix fort. Prenons le cas d'une petite entreprise. Généralement, on y trouve un patron omniscient, bronzé et bien en chair, quotidiennement au contact avec ses employés. Il les voit travailler du matin au soir, il les surveille amicalement, mais le plus souvent en le questionnant on entend les réponses suivantes: «ils n'en font pas assez, pas assez bien, pas assez vite, il n'y a plus l'amour du travail bien fait, bien exécuté, bien finalisé, etc.», ou encore: «Regardez-moi, je travaille toute la journée comme un fou, je fais les 35 heures en trois jours». Dans cette situation son désespoir vient du fait qu'il transfère son envie, son désir sur ses employés, et ceux-ci deviennent en quelque sorte une extension instrumentale de son moi. Ainsi, il ne comprend pas que son désir soit si mal servi, puisqu'il n'exige des autres que ce qu'il exige de lui-même. Dans une coopérative le schéma est tout autre. Il n'y a pas désir-maître, idéalement, il n'y a qu'un désir collectif. Plus précisément, le désir collectif est déjà dans le désir individuel. Certes, à moins de vivre sur une autre planète ...hello, my name is Zak2... , ce désir collectif n'est pas exempt de passions, mais il permet de faire ce qui ne peut se faire qu'à plusieurs sans la distorsion originelle de la relation principal-agent.

DÉSIR ET SERVITUDE, LE POUVOIR DE DÉCONFLICTUALISATION DE L'ENVIE GAVÉE À L'ENVIE

« Vous ne possédez jamais une P. Patek, vous en prenez simplement soin pour la prochaine génération. » Quelle ineptie! Qui a déjà reçu, ou a voulu recevoir la montre de ses parents ? Pourtant les pages des magazines sont pleines de ces slogans creux, où des personnes d'une beauté resplendissante, des hommes aux mâchoires saillantes, des femmes aux jambes sveltes et infinies, et des enfants aux têtes blondes immaculées, vous vantent des produits de rêve. Ce sont, me direz-vous, les ficelles du marketing, vendre du rêve et du désir. Mais encore faut-il que le rêve soit accessible: tout le monde pourra s'acheter un jour un yaourt aux vertus biodynamiques sur le transit, mais une montre à 5 000 euros, une Porsche Cayenne à 99 000 euros ou des bijoux à des prix inavouables, la population concernée est plus restreinte. A titre d'étalon, les 10 % des français les plus riches perçoivent des revenus mensuels seulement supérieurs à 2 960 €. Ces publicités seraient-elles donc dédiées à cette infime minorité de nantis hauts gradés? J'en doute. Et c'est bien là le paradoxe que cet article tente d'éclairer. Les gens ne se plaignent pas du système socio-économique car ils pensent qu'ils feront partie un jour des heureux consommateurs, whatever the costs. Et c'est bien là que le bât blesse, ce désir crée une force intrinsèque de servitude vis-à-vis des détenteurs de l'outil de production par les salariés serfs. Le désir engendre un pouvoir de colinéarisation entre les intérêts de ceux qui pourront se payer une Patek et ceux qui la désirent.

Expliquons-nous. Colinéarisation, pardon ? Ce concept est emprunté à Frédéric Lordon. Il permet de décrire un des rapports fondamentaux du capitalisme, le rapport entre le détenteur de l'outil de production et le fournisseur de travail. Le premier mobilise au service de son entreprise « les puissances d'agir des enrôlés. » Le second offre son énergie et son temps au premier en échange d'un salaire. Pour le motiver à agir de la sorte, il faut aligner le désir de l'enrôlé avec le désir-maître. Pour les faire trimer, une solution non violente, sans chaînes ni bâtonnettes, est de les soumettre au désir marchand qui se nourrit à l'argent salarial en majorité, le salariat devenant ainsi la clé d'une aliénation joyeuse.

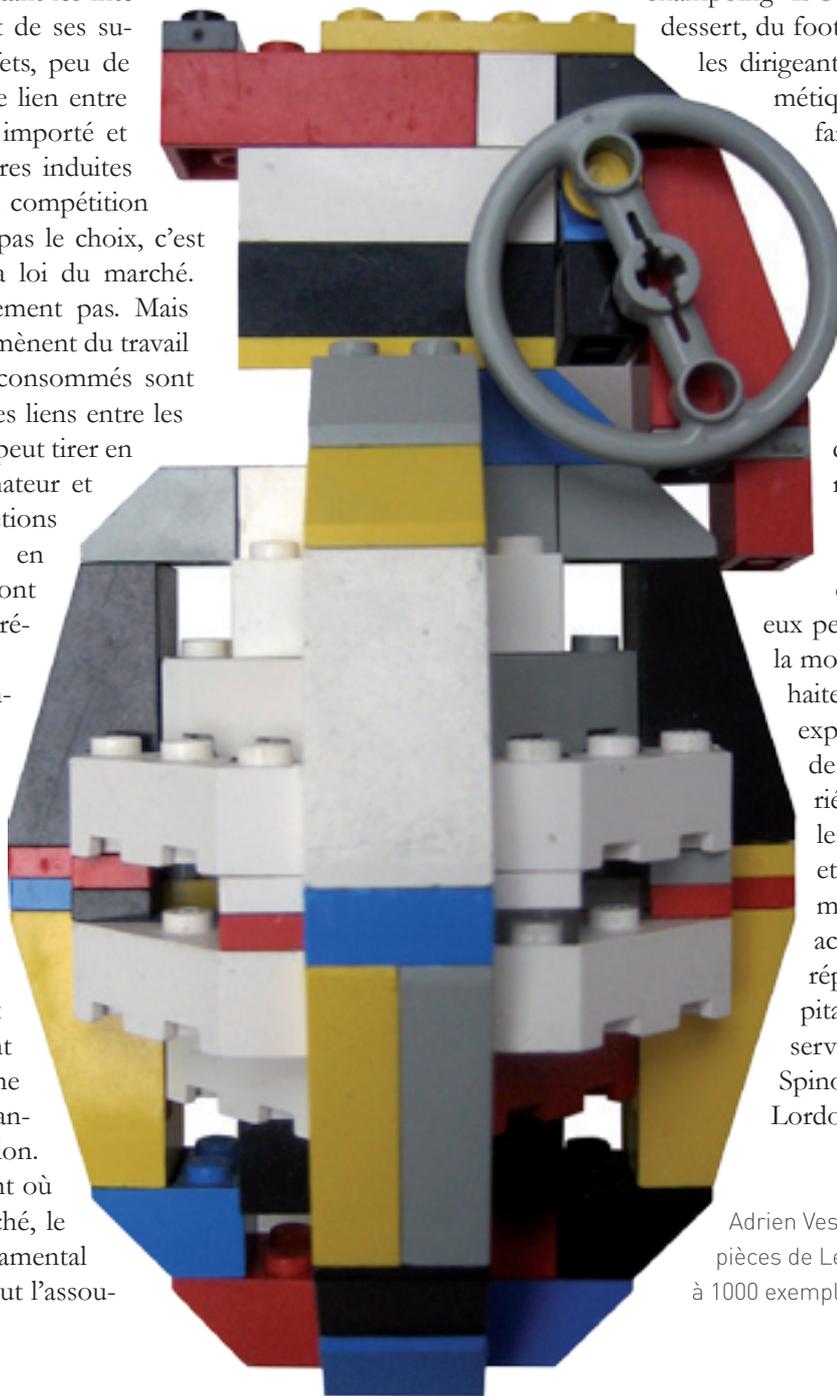
C'est bien là toute la beauté de ce système. Pour dé-

fendre l'ordre établi nul besoin de chars, de censeurs ou de prisons, il suffit de créer un désir joyeux : l'envie de consommer. Cette consommation justifiant toutes les transformations contemporaines, de la flexibilisation du travail, au travail du dimanche, en passant par les déréglementations des marchés financiers et réels. Pour que le système fonctionne, il suffit de créer une dépendance joyeuse en multipliant les envies, tout en les limitant. En effet, une plage déserte n'est paradisiaque par définition que lorsqu'on est le seul à y résider. Il faut multiplier les désirs pour qu'on s'y perde et qu'on oublie l'inaccessibilité de certains biens réservés à une certaine élite économique. Ne pouvant s'offrir les biens de luxe tant vantés dans les médias, étalés sur les murs de la ville et ostensiblement arborés sur son lieu de travail, le citoyen salarié moyen se retranche vers un univers des (im)possibles, en diminuant par lui-même son étalon d'envie. Mieux vaut une Swatch que deux Patek que l'on ne pourra jamais se payer. De plus, le système met en concurrence les agents avec eux-mêmes: tel Janus regardant dans deux directions, le salarié consommateur allie un désir de matérialité à sa nécessité d'offrir son travail à un patron qui veut maximiser son profit et diminuer ses coûts. Je veux des biens toujours moins chers pour en avoir de plus en plus, pour rassasier mon utilité dont les publicitaires s'évertuent à repousser la frontière de satiété: disparus les rendements décroissants, il suffit de créer de nouveaux besoins tous les jours. Je voudrais un salaire de plus en plus important. Mais est-ce que ces deux désirs sont compatibles ? Dans une économie fermée, à la limite, l'augmentation des salaires permettant un délitement de la contrainte budgétaire du salarié. Cependant, dans une économie ouverte, les salaires des uns sont en compétition avec les salaires des autres. Pour produire une montre à bas coûts, il faut délocaliser sa production, ce qui a pour effet de faire monter les profits des détenteurs de l'appareil de production et de créer une tension déflationniste sur les salaires. Vouloir les deux devient ubuesque, mais dur comme fer, de(ux) nombreuses personnes dans une sorte de schizophrénie y croient encore.

Comme le dit Lordon dans son dernier ouvrage, « l'intensité de la domination est directement pro-

portionnée à l'intensité du désir du dominé dont le dominant détient la clé. » Dans notre économie monétaire, il n'y a de plus impérieux désir que celui de l'argent. Serf volontaire, le salarié veut un salaire de plus en plus important, tout en ayant des produits de consommation de plus en plus abordables, il vit derrière un halo de lumière, l'un étant dans de nombreux cas liés à l'autre. Ainsi, en continuant à citer Lordon « de tous les facteurs de reconduction des rapports de dépendance salarial, l'aliénation marchande en ses affects caractéristiques est sans doute l'un des plus puissants ». L'acte de consommation permet de déconflictualiser le système et même dans certains cas de rendre concomitant les intérêts du patronat et de ses subordonnés. En effets, peu de personnes voient le lien entre un objet pas cher importé et les baisses de salaires induites pour rester dans la compétition mondiale. Il n'y a pas le choix, c'est comme ça, c'est la loi du marché. Vraiment. Certainement pas. Mais les médiations qui mènent du travail salarié aux objets consommés sont si complexes que les liens entre les avantages que l'on peut tirer en tant que consommateur et les effets en sujétions supplémentaires en tant que salarié sont difficilement appréhendables. Revenons maintenant à cette sublime montre que vous désireriez transmettre à votre progéniture. L'important dans cette histoire c'est la création d'un désir. Ou plutôt son enfermement dans un domaine restreint de jouissance : la consommation. A partir du moment où le désir est enclenché, le mécanisme fondamental est en marche. Il faut l'assou-

vir, ce qui permet de créer un consentement par le dominé envers le dominant pour qu'il puisse ainsi recevoir de l'argent pour assouvir ses désirs. Mais il est bien évident que tout le monde ne pourra se payer une montre de luxe. Je n'ai pas de têtes blondes à gâter, il ne me reste plus d'argent à la fin du mois, mon portable me donne l'heure et en plus il joue de la musique. Mais le désir est enclenché. L'étape suivante est de river les dominés sur des objets de désir mineurs, un portable fait en Asie, une montre en toc, un i-chose, et ainsi de suite. On sélectionne ainsi parmi les objets compatibles avec nos contraintes budgétaires raides ceux qui se rapprochent des unes des magazines, un shampoing L'Oréal, une crème dessert, du foot à la télé; et pour les dirigeants, des soins cosmétiques, des desserts faits par le cuisinier maison et l'achat d'un club de foot. Et la classe moyenne dans tout ça, le cadre qui aime son travail dans son usine de yaourts, le directeur des ressources humaines d'une usine d'incinération, eux peuvent se la payer la montre, mais le souhaitent-ils ? Comment expliquer la position de ces cadres salariés qui justifient les délocalisations et les hautes rémunérations des actionnaires ? Des réponses dans Capitalisme, Désir et servitude : Marx et Spinoza de Frédéric Lordon.



Adrien Vescovi, Sans titre, pièces de Lego et notice éditée à 1000 exemplaires

COOPÉRATEURS LUDIQUES ET GUERRIERS PURITAINS

Dans son essai, Pourquoi ça ne va pas plus mal ?, Patrick Viveret, philosophe, dresse le portrait de ceux qu'il appelle d'une jolie formule « coopérateurs ludiques et guerriers puritains ». D'un côté des hommes désirants, créateurs, joueurs, confiants et ouverts, de l'autre des hommes dominateurs, manipulateurs et violents qui organisent la compétition par la maltraitance. A travers ces figures s'opposent deux visions du monde, celle traditionnelle de la lutte pour la survie dans un schéma indépassable dominant-dominé et celle d'une coopération pour le « développement de la qualité et de l'intensité de la vie ». Pouvons-nous encore envisager de répondre aux grands défis que sont la gestion des ressources naturelles, des épidémies, de la malnutrition et du chômage sans co-construire les modèles de demain ? Le développement de plateformes collaboratives, amplifié par l'avènement des nouvelles technologies, facilite les échanges et ouvre le champ des contributeurs, que ce soit dans le domaine politique, économique, social ou culturel. L'idée de coopération par le jeu est ici essentielle. S'en dégage une notion évidente de plaisir et d'expérimentation dans un contexte où le droit à l'erreur est admis et même constructif. Loin d'être un phénomène qui se contenterait d'exister sur les réseaux, il s'affirme de manière complémentaire par une collaboration « les yeux dans les yeux », que ce soit dans les grands rassemblements altermondialistes, les cafés philos et autres associations de quartier, les résidences expérimentales telles que celles pensées par la 27^e Régionⁱⁱ ou encore les rendez-vous internationaux orchestrés par MosaiC - HEC Montréalⁱⁱⁱ. La richesse et l'intensité des échanges de ces coopérateurs ludiques les soutiennent dans l'idée qu'ils sont les acteurs tant de leur quotidien que de leur avenir et qu'ils peuvent le co-construire avec un soleil radieux pour horizon.

Pour atteindre cette quasi-utopie encore faut-il se départir des mécanismes engendrés par la peur, la vengeance, la volonté de puissance et leur substituer des mécanismes d'échange et d'enrichissement mutuel, de jouer sur la complémentarité. L'actualité récente de la création d'un bureau de l'expertise patient partenaire à la Faculté de médecine de Montréal^{iv}, qui pose la notion du patient-expert à même de co-élaborer son protocole de soin avec son médecin, paraît - notamment lorsqu'il s'agit de patients atteints de maladies chroniques et usagers quasi-quotidien des hôpitaux - de simple bon sens. Et pourtant les systèmes de valeurs qui nous imprègnent et les cultures professionnelles sont tels que ce type d'initiatives apparaît quasi subversif.

Le coopérateur ludique ne se préoccupe pas de borner son terrain de jeu par des frontières nationales et les nouveaux modes d'échange d'informations ne font que contribuer à accroître ce phénomène. A l'heure de Google, de Wikipedia ou de WikiLeaks, de forum tel que Doctissimo ou le plus confidentiel blog de Martin Winckler, les citadelles du pouvoir bâties sur la confiscation de l'information sont des châteaux de sable et la marée monte.

Nos industriels français, secoués par « l'affaire Renault » dont on ignore d'ailleurs de quoi il retourne précisément - secret défense - bénéficient pour soutenir leurs affaires et leur patriotisme économique de tout un arsenal allant de la trousse du « parfait petit homme d'affaires en déplacement à l'étranger^v, au projet de loi durcissant les amendes et les peines d'emprisonnement sanctionnant les atteintes au secret des affaires. Le chef d'entreprise français est naïf, au mieux, pleutre, au pire. Il manque de nerfs et de mordant, c'est en tous cas ce qui ressort des longues études entreprises au début des années 1980 par le chantre de l'intelligence économique, Christian Harbulot, dont l'analyse s'ancre sur une décennie de pratique des arts martiaux. En 1990, il est co-auteur du rapport qui donnera naissance à l'intelligence économique en France (sic). « Constatant le fort déficit culturel des entreprises françaises en la matière », le Général Pichot-Duclos, spécialiste du renseignement et Christian Harbulot décident de créer une formation. L'École de Guerre Economique^{vi} voit le jour en 1997 adossée à une business school. Depuis, elle œuvre aux transferts de méthodologie entre le monde militaire et le monde civil et au développement du management offensif de l'information dans le développement des activités économiques. L'affaire Renault citée plus haut, de même que les menaces de WikiLeaks de révéler des secrets d'affaires offrent une tribune en vue à M. Harbulot qui multiplie les interviews et permet à un de ses compagnons de route, le député UMP Bernard Carayon de revenir sur son cheval de bataille. Il a en effet déjà consacré plusieurs rapports à la question, déposé une proposition de loi en 2009 et tenté d'introduire un amendement sur l'intelligence économique dans le projet de loi Lopsi sur la sécurité^{vii}. Il est en cela soutenu par quelques-unes des plus grandes entreprises françaises : il préside en effet la Fondation Prometheus, un « think tank » financé notamment par Alstom, EADS, Dassault, Thales ou le groupe pharmaceutique Sanofi-Aventis. En ce mois de janvier 2011, il dépose son propre texte alors que le gouvernement prépare une loi sur le sujet. Dans les domaines clefs de l'aéronautique, de l'armement, de l'automobile ou des laboratoires pharmaceutiques, les systèmes de défense techniques sont renforcés mais « tout



Source : Adrien Vescovi, Image minée, photographie, 150 x 90 cm, 2006

repose de plus en plus sur les hommes, et il suffit qu'un des maillons principaux de la chaîne soit sensible à l'un des éléments de MISE – acronyme résumant les leviers exploitables par les services de renseignement - monnaie, idéologie, sexe, ego – pour que le système capote », résume Bernard Carayon^{viii}. Gageons que si le salarié

français renégat se voit davantage puni dans les prochaines années, l'imbrication des législations nationales, européennes et internationales nous offriront encore à l'avenir de beaux combats entre partisans du secret des affaires et défenseur de la liberté de l'information.

BB

[i] Patrick Viveret, Pourquoi ça ne va pas plus mal ?, Éditions Fayard, 2005

[ii] La 27^e Région www.la27eregion.fr/

[iii] MosaiC <http://mosaic.hec.ca>

[iv] Louise-Maude Rioux Soucy, Le patient comme bras droit du médecin, in *Le Devoir*, 4 janvier 2011 www.ledevoir.com

[v] Alain Godard, Espionnage industriel : et la France dans tout ça ?, in *Alternatives économiques* janvier 2011

[vi] Voir le site de l'École de guerre économique qui documente abondamment sa genèse www.ege.fr/

[vii] François Krug, Secret des affaires : le droit à l'information menacé ?, in *Eco* 89, 20 janvier 2011

[viii] Julien Tarby, Un projet de loi pour sanctionner l'atteinte au secret des affaires, in *Le Nouvel Economiste*, 12 janvier 2011

LA VALSE DES MONNAIES, UNE DANSE PÉRILLEUSE

Il existe de multiples raisons et façons de faire la guerre. Mais il y en existe une qui s'amorce souvent lorsque les économies de plusieurs pays sont souffrantes : la guerre des monnaies. La question vitale qui se pose lorsqu'un pays subit une crise économique majeure est la suivante : comment relancer la croissance et vite ? L'Histoire récente nous a montré que la monnaie était souvent une arme pointée. Le raisonnement est simple. En dévaluant la valeur de la monnaie, un État verra ses biens à l'exportation moins chers que ses concurrents, et les gains de cette compétitivité « artificiellement retrouvée » entraîneront une hausse des exportations, donc une rentrée d'argent qui soutiendra la croissance

si recherchée. Alors une guerre de représailles s'en suit avec des dévaluations compétitives qui peuvent subvenir de toutes parts et conduisent à l'isolationnisme et à une guerre potentiellement sans fin.

Le monde traverse à l'heure actuelle une période où les ingrédients sont réunis pour conduire à un tel danger. Depuis quelques semaines, les politiques monétaires des principales puissances mondiales préoccupent nombre d'experts et font couler beaucoup d'encre – autant dans les journaux que sur les billets verts. Ce qui s'apparente à une guerre des devises s'est immiscé dans les discussions du dernier G20 de Séoul.

Permettez-moi de présenter les acteurs et les enjeux qui les entourent.

Le yuan, monnaie à abattre?

Les dirigeants occidentaux sont montés au créneau pour dénoncer la sous-évaluation du yuan. La Chine profite indubitablement de la faiblesse de sa monnaie, qui stimule ses exportations au détriment de celles des pays occidentaux, mais il serait vain de croire qu'elle est la cause première des problèmes économiques des occidentaux.

Les propos de nos dirigeants ne reflètent pas toute la réalité. Premièrement, on observe une tendance intéressante : le yuan s'est apprécié de 2% depuis début septembre et de 25% depuis 2005 par rapport à la devise américaine. Deuxièmement, la Chine fait face à une inflation importante. Depuis 2005, les prix en Chine ont crû plus rapidement qu'aux États-Unis, ce qui a eu un impact négatif sur la compétitivité des firmes chinoises à l'étranger. En tenant compte de l'incidence des prix domestiques, le taux de change réel chinois avec les États-Unis s'est apprécié de 50% depuis 2005, d'après les calculs du très respecté journal *The Economist*. Bien que le yuan puisse toujours être sous-évalué, son impact sur la compétitivité des occidentaux doit être nuancé.

Le comportement des occidentaux est assez hypocrite sur ce sujet. La Chine est le pays qui détient les plus importantes réserves de change mondiales. Rappelons que la Chine est la principale banque des occidentaux qui leur prête dans leurs devises respectives. Et une hausse du yuan fait non seulement diminuer la valeur des réserves de la Chine, mais le taux de rendement que la Chine réalisera sur ces prêts baissera en conséquence. Cependant, face à l'inflation record observée en Chine, laisser s'apprécier la monnaie chinoise serait assez raisonnable.

Enfin, les politiques monétaires des pays occidentaux et notamment des États-Unis ne sont pas dénuées de tout reproche. En voici les raisons.

Le pari de la Fed

La banque centrale américaine, la Federal Reserve, vient de proposer son nouveau plan Quantitative Easing 2 (QE2). La Fed va injecter 600 milliards de dollars dans l'économie en rachetant des bons du Trésor américain. Le but de ce choix politique est de stimuler l'économie américaine. Mais de nombreux économistes s'entendent pour dire que ce plan ne soignera pas les maux structurels de l'économie américaine. L'impact immé-

diat de cette mesure est la baisse du dollar, ce qui augmente artificiellement la compétitivité des entreprises américaines. Dans le journal *Le Monde*, Pierre-Antoine Delhommais ironisait en prenant le point de vue américain : la Fed est « notre banque centrale et votre problème ». Ce plan fut logiquement critiqué par les acteurs internationaux les plus influents, la Chine, l'Allemagne et le Brésil, pour ne citer qu'eux.

Un G20 sous-tension

Le G20 de Séoul s'est déroulé dans ce contexte politique tendu avec en trame de fond une guerre des monnaies grandement menaçante. Comment aboutir à un consensus alors que la première puissance économique mondiale est réactive des réflexes protectionnistes en usant de la fameuse planche à billet, et que les occidentaux font bloc pour convaincre la Chine de ne plus maintenir artificiellement le yuan? Christine Lagarde, ministre de l'Économie en France, avait annoncé la couleur avant même le début de ce sommet, en affirmant que « la guerre des monnaies ne serait pas réglée au G20 », jugeant que c'est une question « trop compliquée pour être réglée en un sommet ». Et cette prédiction s'est avérée juste. Aucun consensus majeur n'a été trouvé. La parole du groupe n'a pu ni convaincre les États-Unis de mener une politique monétaire moins agressive, ni persuader la Chine d'apprécier sa monnaie.

Une voie sans issue ?

Les deux premières puissances économiques mondiales font face à des déséquilibres internes opposés. Les États-Unis présentent un chômage important. De l'autre côté, la Chine fait face à une inflation croissante. Nos deux protagonistes devraient en théorie user d'outils différents pour y remédier. Les États-Unis s'attèlent logiquement à une politique expansionniste en espérant diluer le chômage. Que devrait faire la Chine ? En théorie, elle devrait appliquer une politique restrictive. Or la solution afin d'éviter la menace d'une guerre des devises réside peut-être en ce point. Pour stopper cette inflation, la Chine pourrait laisser s'apprécier la valeur de sa monnaie, ce qui serait un symbole fort. La Chine accepterait de ne plus, ou plutôt, de moins biaiser la donne des taux de change. Mais est-ce pour autant cela qui empêchera les Américains de faire couler l'encre sur ses billets ?

Le retour à une situation monétaire plus sage dépendra donc de la politique des États concernés, avant que cette question ne soit reposée à la prochaine réunion du G20. D'ici là, espérons que cette valse périlleuse ne nous fasse pas trébucher.

LA GUERRE, C'EST UN JEU D'ENFANTS¹ !

Deux films l'illustrent parfaitement : la Guerre des Tuques sorti en 1984 (au panthéon des films québécois) et la guerre des Boutons² sorti en 1962 (au panthéon des films français).

Dans ces deux longs métrages, des enfants s'affrontent dans un conflit dont le point de départ est dans un cas s'occuper pendant les vacances de Noël et dans l'autre une vieille querelle de clocher dont la cause est purement géographique (Longeverne vs Velrans).

Dans chaque guerre il y a des règles clairement édictées au début du conflit. Des chefs (Luc Chicoine vs Pierre et Lebrac vs L'aztec) sont autoproclamés pour veiller au bon déroulement des combats et à mener leurs parties à la victoire. A signaler la présence d'un personnage singulier dans l'œuvre québécoise, Ti-Gui la Lune qui joue le rôle de pacificateur du conflit, rendons donc hommage à ce personnage interprété par Mathieu Savard³!

Des compétences diverses sont mises en œuvre pour gagner les combats : génie militaire (construction d'igloo forteresse et de QG), force physique, renseignements, ruses (attaques surprises, attaques tout nus), stratégies (guerre de tranchées, attaques frontales, trahisons), humiliations (vestes tachées, boutons arrachés, lacets et bretelles découpés).

La guerre commence par des provocations verbales (« T'es rien qu'une cocherelle à poils », « Couilles-molles » ou encore « Peigne-cul ») qui laissent vite place

aux armes (boules de neiges, épées et lances pierres).

Ces guerres nous offrent de magnifiques citations : «La guerre, la guerre c'est pas une raison pour s'faire mal», «Comment ça qu'Luc y nous donne pas des bonbons à nous autres? Nous autres on s'bat pour l'honneur! J'aime mieux les bonbons.»

«Dire que, quand nous serons grands, nous serons peut être aussi bêtes qu'eux !»

«C'est bon la gouste !»

L'amour se retrouve pris au piège de ces conflits (Luc & Sophie et Lebrac & Marie) et en ressort souvent grandi, tout comme les relations entre les principaux belligérants. Des dégâts collatéraux (vestons tachés, boutons arrachés), matériels (une forteresse détruite et un QG détruit) et «humain» (décès d'un chien, racles des parents et envois en pension) sont à déplorés.

Qu'est ce qui différencie ces conflits enfantins de fiction, des guerres militaires réelles ? Les enfants soldats, eux, ne retournent pas à l'école après 120 minutes d'action....s'ils auraient su, ils auraient pas v'nus⁴ !



Montage MB

1. «The first victim of war is innocence » Meï Teï Shô, Bagdad is burning, Lô Bâ (2004)
2. Film tiré d'une oeuvre éponyme de François Boyer publié en 1912
3. Il anima également « Flash Varicelle » en 1989
4. Gimmick du Ptit Gibus

LA GAZETTE COURNOT

61 Avenue de la Forêt-Noire
Bureau 148 (Rédaction)
67000 Strasbourg, FRANCE
lagazette@cournot.org



Dépôt légal

Imprimerie et reprographie

Direction des affaires logistiques intérieures

Université de Strasbourg

Dépôt légal au premier trimestre